

LES

DEUX CÉLIBATS

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR

MM. JULES DE WAILLY ET A. OVERNAY,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le
5 janvier 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

DUBREUIL, banquier.	MM. SAMSON.
CHARLES, son neveu.	DELAUNAY.
NARCISSE DE BEAUREGARD, son ami.	PROVOST.
Mlle DULISTEL	M ^{mes} ALLAN.
CÉCILE, sa nièce	LUTHER.
DUFOUR.	M. L. MONROSE.
CCELINA, sa sœur.	M ^{lle} BONVAL.
JACQUES, domestique de Dubreuil.	MM. GOT.
ANTOINE, domestique de Mlle Dulistel.	MATHIEU.

La Scène se passe aux premier et troisième actes chez Dubreuil,
au deuxième chez Mlle Dulistel.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, porte à gauche et à droite. A gauche, sur le premier plan, une cheminée surmontée d'une glace.

SCÈNE I.

JACQUES, seul. (On sonne.)

JACQUES entre ; il est en train de passer son habit.

On sonne... ah ! c'est heureux ! ce sont eux enfin ! voilà une jolie heure pour rentrer de souper.. Onze heures du matin... c'est à peine si j'ai pu dormir un instant, moi... Je suis tout gelé... hum!.. hum!.. quelle vie!.. pour eux et pour moi... (Il va ouvrir.)

SCÈNE II.

JACQUES, DUFOUR, COELINA.

JACQUES.

Ah ! mon Dieu !.. monsieur Dufour et sa sœur !

DUFOUR.

Nous-mêmes, mon bon Jacques, et de retour de la campagne où nous sommes restés un mois...

JACQUES, à part.

Tant que ça...

DUFOUR.

Mais qu'avez-vous donc ?

COELINA.

Vous avez l'air tout étonné !

JACQUES.

C'est vrai!.. je croyais ouvrir la porte à M. Charles, le neveu de mon maître, et à M. Narcisse de Beauregard, son ami!.. et dans le premier moment...

COELINA.

Comment!.. ils sont sortis... si matin!..

JACQUES.

Sortis!... dites donc qu'ils ne sont pas encore rentrés!

COELINA.

Il serait possible!

JACQUES.

N'est-ce pas que c'est une horreur?... faire attendre ainsi un pauvre domestique toute la nuit!.. sans compter que M. Dubreuil était d'une inquiétude... quoique un peu souffrant, il ne s'est couché qu'à deux heures du matin!..

DUFOUR.

De sorte qu'il n'est peut-être pas levé encore ?

JACQUES.

Levé... ah ! ben oui!..

COELINA.

Vous voyez donc, mon frère, que j'avais raison de ne pas vouloir descendre de si bonne heure chez notre excellent locataire.

DUFOUR.

Onze heures... c'est l'heure de son déjeuner... et je pensais...

JACQUES.

Certainement... en temps ordinaire, c'est le moment le plus sûr... Mais, bah! avec M. Charles, et M. Narcisse surtout!..

COELINA.

Ah! oui!.. M. de Beauregard aime le monde... les fêtes... les plaisirs... ce n'est pas étonnant, il est si aimable!..

DUFOUR, *bas*.

Cœlina!..

JACQUES.

Dites qu'il est fou!.. passe encore pour M. Charles... à vingt ans on peut s'amuser... courir les dîners... les bals... mais M. Narcisse...

COELINA.

Est jeune encore...

JACQUES.

A ce qu'il dit... ne se donne-t-il pas trente-six ans!..

COELINA.

Il ne les paraît pas.

DUFOUR, *bas*.

Cœlina!...

JACQUES.

Cela n'empêche pas, Mademoiselle, qu'il a deux ans de plus que moi... et j'en ai pour ma part cinquante-et-un ou cinquante-deux pour le moins...

COELINA.

Ah ! mon Dieu!...

JACQUES.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... je dois peut-être bien le savoir... il y a dix-huit ans que je suis au service de

M. Dubreuil... il avait vingt-sept ans quand je suis entré chez lui... et à cette époque-là M. Narcisse dont il venait de faire la connaissance en avait plus de trente-cinq... il devint le mentor de M. Dubreuil... joli mentor ! il n'y a pas de folies qu'il ne lui ait fait faire... d'argent qu'il ne lui ait fait dépenser.

DUFOUR, *bas à Coelina.*

Il est bavard... faisons-le jaser un peu... (*Haut.*) En vérité !

JACQUES.

Oui, Monsieur... M. Narcisse n'avait rien, pas le moindre patrimoine... et des goûts de luxe... de dépense... il lui fallait des chevaux... des loges de spectacle, etc... Eh bien !... il avait trouvé moyen de se procurer tout cela sans qu'il lui en coûtât un sou !

DUFOUR.

Je ne serais pas fâché de savoir...

JACQUES.

Eh ! parbleu !... c'est bien facile... en persuadant à M. Dubreuil qu'un jeune homme riche... à la mode... ne pouvait s'en passer... si bien que mon maître faisait la dépense, et M. Narcisse en profitait... tout était commun entr'eux... maison... toilette... plaisirs... et pis encore, je crois.

COELINA.

Il serait possible !

JACQUES.

C'est la plus exacte vérité... Aussi depuis cette époque, M. Narcisse dit toujours : nos chevaux... nos domestiques... notre neveu... Je crois que si M. Dubreuil s'était marié, il aurait dit : notre femme !...

DUFOUR.

Et M. Dubreuil s'accommode de tout cela ?

JACQUES.

Il est si bon !... il aime tant la paix !... et pourtant, c'est bien un enfer que sa maison, grâce à M. Narcisse, qui pour mieux le conduire par le bout du nez, lui a persuadé de ne se marier jamais.

COELINA.

Jamais !... vous croyez...

JACQUES

Comme si, mené pour mené, il ne valait pas mieux l'être par une femme que par un ami.

COELINA.

Oh ! oui !...

JACQUES.

C'est plus naturel au moins... et en même temps plus gentil...

plus amusant... et penser qu'il a si bien tourné l'esprit de Monsieur, que Monsieur a pris le mariage en horreur, et ne veut chez lui que des célibataires... Ah !

DUFOUR.

Cela vous chagrine, mon pauvre Jacques ?

JACQUES.

Oui, Monsieur, et plus que je ne puis dire... (*Il soupire.*) Mais pardon, je crains que Monsieur n'ait besoin de moi pour se lever..

DUFOUR.

Allez, mon ami... allez: nous attendrons que M. Dubreuil puisse nous recevoir.

JACQUES.

Ah!... vous attendrez peut-être bien longtemps, et je craindrais...

COELINA.

Ne craignez rien.

JACQUES.

C'est très-bien... alors je vous laisse... Monsieur et Mademoiselle, votre très-humble serviteur... (*A part.*) En v'là encore des gens que je ne peux pas souffrir. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE III.

DUFOUR, COELINA.

COELINA.

Eh, bien! mon frère, vous l'avez entendu... M. Dubreuil ne veut pas se marier... c'est un système chez lui.

DUFOUR.

Mais vous avez entendu aussi que son ami M. Narcisse de Beau-regard le tyrannise, l'ennuie, le fatigue...

COELINA.

Un homme si aimable!... c'est extraordinaire!

DUFOUR.

Mais taisez-vous donc, Cœlina... en vérité, à votre manière de parler de M. Narcisse, on vous croirait éprise de lui!...

COELINA.

Oh! mon frère...

DUFOUR.

C'est M. Dubreuil qu'il importe de convertir au mariage, à force de prévenances... de coquetteries même... s'il le faut... un homme charmant... qui, une fois marié... serait si facile à diriger... et dont la richesse...

COELINA.

C'est juste !... tandis que l'autre...

DUFOUR.

N'a rien... absolument rien... et il ne faut pas vous le dissimuler, ma sœur, nous avons besoin de réparer notre petite fortune, que des spéculations malheureuses ont fort endommagée. Dieu merci ! personne ne connaît notre position ; cette maison, dont nous sommes propriétaires, on ne sait pas que les réparations en absorbent souvent les revenus... mais heureusement elle sera vendue avant peu... et d'un côté vos concerts de bienfaisance en faveur de toutes les infortunes... ne laissent pas que de vous lancer dans le monde, et font connaître vos romances que vous chantez vous-même avec un goût... une modestie... de l'autre, mon cabinet d'affaires... cette quatrième page d'annonces que j'ai achetée dans un grand journal, me donnent pour les uns, le titre d'avocat, pour les autres, celui d'homme de lettres... cela fait bien... cela pose dans la société... et puisque nous sommes, hélas ! obligés de renoncer à la douceur de vivre ensemble... cela nous procurera du moins le moyen de faire chacun un bon mariage.

COELINA.

Dieu vous entende !... et que cela soit le plus tôt possible.

DUFOUR.

Sans doute... puisque hélas !... il faut nous séparer...

COELINA.

Renoncer à ce bonheur qui aurait dû être éternel !...

DUFOUR.

Il vaut mieux prendre son parti tout d'un coup...

COELINA.

Sans regarder en arrière... mais une chose me console dans ma douleur, mon frère, c'est que jamais une seule brouille n'est venue altérer notre union.

DUFOUR.

Jamais... même pour nous séparer... nous nous trouvons d'accord...

COELINA.

Mon bon frère !

DUFOUR.

Ainsi voilà qui est bien convenu... de la froideur pour M. de Beauregard... des soins, des attentions pour M. Dubreuil...

COELINA.

Et vous mon frère, ne négligez pas mademoiselle Dulistel... trente ans passés...

DUFOUR.

Mais une fraîcheur encore... une grâce... une amabilité !..

COELINA.

Et trente mille francs de rente... Silence... voici M. Dubreuil.

SCÈNE IV.

DUFOUR, DUBREUIL, *en robe de chambre*, COELINA.

DUBREUIL.

Mademoiselle Cœlina, de retour enfin... mille pardons, Mademoiselle, de vous recevoir ainsi en négligé, j'ignorais...

DUFOUR.

C'est nous au contraire qui avons besoin d'excuses, pour oser vous déranger de si bonne heure !

COELINA.

Au moment de votre déjeuner peut-être ?

DUBREUIL.

Oh ! mon déjeuner !... je n'ai pas faim... j'ai pris seulement une tasse de thé... je suis d'une humeur !...

COELINA.

On ne le dirait pas... un air de santé... de contentement...

DUBREUIL.

Le bonheur de vous voir, ma belle propriétaire.

COELINA.

Flatteur.

DUFOUR.

Prenez garde... prenez garde, mon cher monsieur Dubreuil... je suis-là... je vous surveille... et votre galanterie pour Cœlina...

DUBREUIL.

Est l'expression de la plus pure vérité !... il me faut le plaisir que j'éprouve en ce moment pour me faire oublier ma colère contre Charles.

DUFOUR.

Et M. de Beauregard... car c'est lui qui entraîne votre neveu... qui le débauche...

DUBREUIL.

Sans doute !

DUFOUR.

Et n'être pas encore rentrés à onze heures !... car nous savons tout, Jacques nous a conté... Vous faire attendre jusqu'à deux heures du matin !...

COELINA.

Sans vous prévenir encore !...

DUBREUIL.

C'est un peu fort, n'est-ce pas ?

COELINA.

Cela pourrait altérer votre santé !...

DUBREUIL.

C'est vrai.

DUFOUR.

Rien ne fait mal comme l'impatience et la mauvaise humeur.

DUBREUIL.

Certainement.

DUFOUR.

Et voilà pourtant comme on se trompe dans la vie !

DUBREUIL.

Que voulez-vous dire ?

DUFOUR.

On reste garçon pour être libre, indépendant...

DUBREUIL.

Sans doute.

DUFOUR.

On ne prend pas de femme pour ne pas prendre de maître... Eh bien, du tout ! Au lieu d'une femme, qui le plus souvent serait bonne... complaisante... dont les soins seraient si agréables... les prévenances si nécessaires... qui, loin de combattre vos goûts, de s'opposer à vos volontés, partagerait vos désirs, irait au-devant de vos caprices... serait heureuse de votre bonheur, et adoucirait vos chagrins..... on devient le serviteur d'un neveu qu'on a la sottise d'aimer ou d'un ami dont les goûts et les habitudes mettent entre nous vingt ans de différence !

DUBREUIL.

Mais du tout... n'allez pas croire...

DUFOUR.

Oh ! ce n'est pas pour vous que je dis cela...

DUBREUIL.

Et vous avez raison !

DUFOUR.

Je ne fais d'application à personne... et il me siérait moins qu'à tout autre de mal parler du célibat... moi qui jusqu'ici suis resté garçon... mais il est vrai de dire que je réunis tout à la fois l'indépendance du célibat et les douceurs du ménage ! Cœlina est si bonne pour moi !.. si attentive !.. si prévenante !

COELINA.

Léonard !

DUFOUR.

Vous ne savez pas quel trésor j'ai en elle !.. comme elle tient ma maison, m'épargne tout embarras !.. Quel vide pour moi, quand il faudra nous séparer !..

DUBREUIL.

Comment ! il serait question !..

DUFOUR.

Hélas!... Que voulez-vous... on ne doit pas être égoïste... un peu plus tard, un peu plus tôt, il faudra bien qu'elle se décide... jusqu'ici elle a refusé tous les partis qui se sont présentés... des jeunes gens charmants, riches...

COELINA.

Je n'aime pas les jeunes gens...

DUBREUIL.

Ah !

DUFOUR.

Je ne comprends pas sa conduite, je l'avoue... il faut même qu'elle me cache quelque chose.

COELINA.

Mon frère...

DUFOUR.

Tu as raison... ce sont des affaires de famille qui ne regardent que nous... et dont nous ne devons pas ennuyer M. Dubreuil.

DUBREUIL.

Mais du tout... croyez bien à l'intérêt que je prends..

DUFOUR.

Nous vous en remercions beaucoup mais il faut que nous vous quittions. (*Fausse sortie.*)* Avant de partir, allons, Cœlina, présente ta requête à M. Dubreuil.

DUBREUIL.

Comment, Mademoiselle, je serais assez heureux pour que vous eussiez besoin de mon assistance ?...

COELINA.**

Non pas moi, Monsieur, mais une pauvre famille...

DUBREUIL,

Ah !..

COELINA.

En faveur de laquelle je vais donner un concert...

DUBREUIL, *à part.*

C'est trop souvent.

COELINA.

Et si j'osais prendre la liberté de vous prier...

DUBREUIL.

Comment, Mademoiselle... je serai enchanté d'entendre votre voix toujours si pure...

COELINA.

Monsieur...

* Dubreuil, Dufour, Cœlina.

** Dubreuil, Cœlina, Dufour.

Et je m'inscris...
DUBREUIL.

Pour cinq billets.
CÆLINA.

Cinq !
DUBREUIL.

C'est le nombre que vous avez pris à mon dernier concert.
CÆLINA.
DUBREUIL.

Vous croyez...

J'en suis sûre... et à dix francs le billet...
CÆLINA.
DUFOUR.

C'est cinquante francs.
CÆLINA.

Que vous me remettrez plus tard... car je n'ai pas pris de billets sur moi !... J'étais si pressée ce matin... je les ai oubliés... mais dans la journée, en rentrant...

DUBREUIL.
Quand vous voudrez, Mademoiselle. (*A part.*) Comme c'est agréable !

DUFOUR.
Très-bien... très-bien, ma sœur... laissons maintenant M. Dubreuil, nous avons encore quelques courses...

CÆLINA.
Je suis prête.

DUBREUIL.*
Ah ! M. Dufour... et notre bail, quand en signerons-nous le renouvellement ?

DUFOUR.
Mais...

DUBREUIL.
Depuis que j'ai fait des dépenses pour arranger cet appartement à ma guise... j'y tiens plus que jamais... et je voudrais être sûr...

DUFOUR.
Nous en reparlerons... Mais voici votre neveu et M. de Beau-regard.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARLES, BEAUREGARD, JACQUES.

JACQUES.
Ah ! monsieur Charles, cela a-t-il le sens commun de passer toute la nuit dehors !

* Dubreuil, Dufour, Cœlina.

CHARLES.

Cela ne m'arrivera plus, mon bon Jacques.

JACQUES.

A la bonne heure !

BEAUREGARD.

Pas plus tard que demain, vieille momie !

JACQUES.

Hein ! moi... Monsieur... Par exemple !...

DUBREUIL.

Silence, Jacques !... Et vous, Monsieur, voudrez-vous bien me dire comment il se fait que sans me prévenir...

CHARLES.*

Pardon, mon oncle... Et croyez bien que si cela eût dépendu de moi...

DUBREUIL.

Et qui donc a pu vous empêcher...

BEAUREGARD.

Moi, pardieu... mon très-cher... Je l'avais présenté dans une société charmante... rien que des jeunes gens délicieux... des femmes adorables... Est-ce qu'il pouvait quitter comme un enfant à huit heures du soir, de peur de réveiller papa et maman?

DUFOUR.

Allons ! Cœlina...

BEAUREGARD, *apercevant Cœlina.*

Mais, ma belle demoiselle, j'ai bien des excuses à vous adresser... Mes premières paroles... mes premiers compliments ne sont pas pour vous...

COELINA.

Monsieur...

BEAUREGARD.

De jour en jour plus éblouissante... Une fraîcheur... une grâce...

COELINA.

Trop de bonté !...

BEAUREGARD.

Non, d'honneur... Vous êtes faite pour ravir tous les cœurs... et pour moi, si depuis longtemps déjà...

DUBREUIL, *à part.*

Qu'il m'impatiente !

DUFOUR.

Messieurs, au plaisir de vous revoir...

BEAUREGARD,

Comment !... Vous partez quand j'arrive, ma belle demoiselle ?

* Charles, Dubreuil, Beauregard, Cœlina, Dufour.

COELINA.

Il le faut..

DUFOUR.

Il le faut. des affaires... Viens, Coelina... Messieurs..,

DUBREUIL,

Mademoiselle... (*Ils saluent et sortent, reconduits par Beauregard.*)

SCÈNE VI.

CHARLES, BEAUREGARD, DUBREUIL.

DUBREUIL, à Charles.

Eh bien ! Monsieur, maintenant que nous sommes seuls, m'expliquerez-vous un peu votre conduite... Toute la nuit dehors !... comme un fou... un écervelé !

BEAUREGARD.

Il a raison... que diable !... veux-tu qu'il soit à son âge comme un Caton, et passe ses soirées, les pieds sur les chenets, en tête-à-tête avec un Code civil ou les Institutes de Justinien !

DUBREUIL.

Je ne dis pas cela... je ne demande pas mieux qu'il s'amuse... certainement... mais pourquoi ne pas me prévenir?... me faire attendre ainsi ? m'inquiéter !

CHARLES.

Mon bon oncle !

BEAUREGARD.

Pourquoi ? parce qu'il ne savait pas que la nuit s'écoulerait à rire... à jouer... à danser... Pourquoi ? parce que s'il fallait savoir le matin ce qu'on ferait le soir... ce serait à en bailler d'avance toute la journée... l'imprévu... le plaisir du moment... la surprise à la bonne heure... c'est là notre vie... notre existence... On croit passer la soirée à une table de lansquenet, entre hommes... pas du tout... on improvise un bal... on se trouve avec des femmes charmantes...

DUBREUIL.

Des femmes ?

BEAUREGARD.

Délicieuses... mon cher... d'un esprit... d'une conversation... d'un goût... J'ai eu les plus grands succès... une petite blonde surtout... Et ton neveu aussi... la belle Héloïse de l'Opéra ne cessait de le poursuivre de ses agaceries... n'est-ce pas, Charles ?

CHARLES.

Je n'ai pas remarqué...

BEAUREGARD.

On m'a même beaucoup parlé de toi.

DUBREUIL.

Ah! conte-moi donc cela?

BEAUREGARD.

Il y avait deux ou trois de ces dames qui ne voulaient pas croire à ton indisposition...

DUBREUIL.

Vraiment... elles regrettaient donc...

BEAUREGARD.

Parbleu!... aussi se vengeaient-elles de ton absence par des médisances charmantes.

DUBREUIL.

Je voudrais bien savoir...

BEAUREGARD.

Ce qu'elles disaient?

DUBREUIL.

Oui.

BEAUREGARD.

Eh bien! elles remarquaient que depuis quelque temps tu te déranges... qu'on ne te voit plus comme autrefois à la tête de nos jeux... de nos parties de plaisir... que tu aimes à rester chez toi, seul... ou en tête-à-tête avec la belle Catherine...

DUBREUIL.

Ma femme de charge!... que veut-on dire?

BEAUREGARD.

Je l'ignore... je répète ce qu'on disait et ce que tu désirais savoir...

DUBREUIL.

Mais...

BEAUREGARD.

Oui, mon ami... on t'accuse de tourner au vieux célibataire... et tu penses qu'on n'a pas manqué de rire de toi et de la nouvelle Mme Évrard.

DUBREUIL.

Morbleu!

BEAUREGARD.

Oh! j'ai pris ta défense...

DUBREUIL.

A la bonne heure!

BEAUREGARD.

J'ai déclaré que je savais qu'en fait de maîtresses tu regardais non pas à la condition, mais à la beauté .. et que si tu avais jeté les yeux sur Catherine, elle était assez jolie pour mériter une telle faveur!

DUBREUIL.

Allons... il ne manquait plus que cela.

BEAUREGARD.

Mais que de là, à te laisser mener par elle, il y avait un abîme... et j'ai affirmé que jamais...

DUBREUIL.

Ah ! mon Dieu !... mais tout le monde va croire... et c'est toi... toi qui seras la cause !...

BEAUREGARD.

Le grand mal !

DUBREUIL.

Oui, c'est un grand mal ! écoute... Je t'ai passé bien des choses, j'ai subi bien des exigences ; j'ai payé bien des dettes... mais s'il s'agissait de ma réputation, je n'écouterais rien, je ne pardonnerais rien... et une rupture complète... sans retour...

BEAUREGARD.

Tu te fâches?.. je ne te comprends pas...

DUBREUIL.

C'est pourtant bien clair !

BEAUREGARD.

Mais tu sais que je n'aime pas les disputes... je cède toujours... Et comme après une nuit de veille on a besoin de se rafraîchir... nous te laissons et nous allons faire, Charles et moi, un peu de toilette... il n'y paraîtra plus... viens-tu Charles ?

CHARLES.

Me voici... (*A Dubreuil.*) Mais je reviendrai, car j'ai à vous parler, mon oncle.

DUBREUIL.

Eh !... va te promener.

BEAUREGARD, *revenant.*

Ah ! ça, n'oublie pas que c'est aujourd'hui notre dîner à Versailles... et que tu nous présides.

DUBREUIL.

C'est bon !... c'est bon !.. (*Beauregard et Charles sortent à droite.*)

SCÈNE VII.

DUBREUIL, *seul.*

Quel ennui !... grâce à la manière dont cet imbécile de Beauregard a pris ma défense, personne ne va plus douter de cette prétendue intrigue avec Mlle Catherine... C'est tout simple !... un vieux garçon... une jolie fille !... il faudrait être un saint pour n'y pas croire... et moi-même, s'il s'agissait d'un autre... ce Dufour

encore!... qui semble prendre au sérieux mes galanteries à sa sœur... et croire... Mais cela ne m'inquiète pas... Ce qui presse le plus, c'est Mlle Catherine, et j'y vais mettre bon ordre... Jacques! Jacques!...

SCÈNE VIII.

DUBREUIL, JACQUES.

JACQUES, *entrant par la droite.*

Monsieur!

DUBREUIL.

Eh! arrive donc, il y a une heure que je t'appelle!

JACQUES.

C'est M. Narcisse...

DUBREUIL.

C'est bon!... écoute-moi...

JACQUES.

Oui, Monsieur.

DUBREUIL.

Tu vas aller trouver Catherine.

JACQUES.

Oui, Monsieur.

DUBREUIL.

Tu lui paieras les gages qui lui sont dus... et un mois de plus.

JACQUES.

Comment?

DUBREUIL.

Mais il faut qu'elle parte... qu'elle parte à l'instant même!

JACQUES.

Ah! mon Dieu!... Pourquoi ça?

DUBREUIL.

Pourquoi?

JACQUES.

Oui.

DUBREUIL.

Parce que... parce que je le veux.

JACQUES.

Ce n'est pas une raison.

DUBREUIL.

C'en est si bien une, que si elle est encore ici ce soir, je te chasse avec elle.

JACQUES.

Mais Monsieur...

DUBREUIL.

Tu m'as entendu?.. que je sois obéi!

SCÈNE IX.

JACQUES *seul.*

Renvoyer Catherine!.. Lui, M. Dubreuil!... si doux!... si bon! Est-ce que par hasard, il se serait aperçu... Eh! bien!... quoi!... après tout, c'est ma femme... que diable!... c'est bien naturel!... et cependant, connaissant sa haine pour le mariage, je ne pouvais pas lui dire: Monsieur, j'aime Catherine... je veux épouser Catherine... j'ai épousé Catherine... Et... le mystère devient de jour en jour plus impossible.... je suis sûr que c'est encore M. Narcisse qui aura découvert... c'est toujours lui qui fait tout le mal.

SCÈNE X.

JACQUES, COELINA.

COELINA.

Jacques!

JACQUES.

Mademoiselle.

COELINA.

Veuillez prévenir M. Dubreuil.

JACQUES.

Oui, Mademoiselle... (*A part.*) Renvoyer Catherine!.. je ne le souffrirai pas. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE XI.

COELINA, *seule.*

Mon frère a raison!.. il n'est peut-être pas si difficile de s'emparer de l'esprit de M. Dubreuil, et de le faire renoncer à ses idées contre le mariage!.. voyons si avec adresse..... j'ai saisi le prétexte de lui remettre moi-même ces billets... quant à M. de Beau-regard, mon frère a encore raison... j'ai été un peu légère... un peu inconséquente... ce bouquet... au bal de l'opéra... mais je répons bien qu'à l'avenir... M. Dubreuil ne peut tarder... Comme ce chapeau me va mal, (*elle se regarde dans la glace*) je suis toute décoiffée... cette robe est trop montante...et puis elle me fait une taille affreuse... je changerai de couturière. (*Tout en parlant, elle s'arrange en se regardant dans la glace. Pendant ce temps*)

Dubreuil est entré doucement à gauche en l'admirant. Beauregard en fait autant au fond, mais tous deux sans se voir).

SCÈNE XII.

DUBREUIL, *habillé*, COELINA, BEAUREGARD, *en négligé élégant.*

DUBREUIL, *lui baisant la main droite.*

Charmante!

COELINA.

Ah! monsieur Dubreuil...

BEAUREGARD, *lui baisant la main gauche.*

Délicieuse! ma parole d'honneur!

COELINA, *à part.*

Quel contretemps!

DUBREUIL, *à part.*

Encore lui!

COELINA.

M. de Beauregard!...

BEAUREGARD.

Moi-même, ma toute belle, admirant de mon côté, comme Dubreuil du sien. N'est-ce pas, cher ami?

DUBREUIL.

Certainement.

BEAUREGARD.

Vous étiez là comme la chaste Suzanne entre ses deux adorateurs... seulement nous sommes jeunes encore... et... vous ne sortiez pas du bain.

COELINA.

Monsieur!...

DUBREUIL.

N'écoutez pas ce mauvais sujet... il nous perdrait tous les deux dans votre esprit... et vous savez si je tiens à votre estime. (*A part.*) Si ce maudit Beauregard n'était pas là...

COELINA, *appuyant.*

Croyez que je vous... estime beaucoup, monsieur Dubreuil. (*A part.*) S'il était seul...

BEAUREGARD.

J'espère, Mademoiselle, que vous ne rendrez pas mon cœur responsable de la légèreté de ma tête... Je suis fou, j'en conviens, mais un fou... sensible... et qu'on enchaînerait facilement!

COELINA.

Je vous rends justice à l'un et à l'autre, soyez-en sûrs, Messieurs.

DUBREUIL.

Oh ! ne vous fiez pas à Beauregard ! il se donne des airs d'étourderie qui cachent un profond scélérat, je vous en préviens.

CÆLINA.

Ah ! monsieur de Beauregard !...

BEAUREGARD.

Défiez-vous plutôt de Dubreuil. Vous ne le voyez qu'avec son masque de Caton ; mais c'est un fin renard... prenez-y garde.

CÆLINA.

Je ne puis le croire...

DUBREUIL.

Il me calomnie indignement.

BEAUREGARD

N'allez pas ajouter foi à ses paroles.

CÆLINA.

Pourtant, si vous disiez vrai tous les deux.

DUBREUIL.

Eh bien ! je vous prends pour juge... Supposons que, Beauregard et moi, nous soyons épris de la même personne... Mettez-vous un moment à la place de cette personne...

CÆLINA.

Moi !

DUBREUIL.

Voyons... auquel des deux accorderiez-vous le plus de confiance ? lequel obtiendrait un mot ou un regard d'encouragement et d'espoir ?

BEAUREGARD.

Parbleu ! j'accepte d'avance votre décision. (*A part.*) Ce pauvre Dubreuil me fait de la peine.

DUBREUIL, *à part.*

Je ne serais pas fâché de voir Beauregard un peu humilié !

CÆLINA.

Savez-vous, Messieurs, que vous me mettez dans un grand embarras... bien qu'il ne s'agisse que d'une plaisanterie, il est toujours très-délicat de déclarer une préférence...

DUBREUIL.

Qui n'engage à rien.

BEAUREGARD, *à part.*

Je crois qu'elle a regardé Dubreuil.

DUBREUIL.

Et ne sera d'ailleurs connue que de nous trois.

CÉLINA.

C'est un de trop... mais j'ai grande envie de vous mettre d'accord.

DUBREUIL.

Comment ?

CÉLINA.

En répondant : ni l'un, ni l'autre.

DUBREUIL.

Oh ! ce serait trop cruel !

BEAUREGARD.

Et trop peu vraisemblable !

CÉLINA.

Alors, écoutez : si j'étais la personne que vous supposez, je vous dirais : « Messieurs, pour qu'une femme se décide à ne plus cacher ses secrets sentiments à celui qu'elle préfère...

BEAUREGARD, *à part.*

Elle le regarde encore !

CÉLINA.

» Il faut d'abord qu'elle connaisse les motifs qui en font solliciter l'aveu...

BEAUREGARD, *à part.*

Où veut-elle en venir ?

CÉLINA.

» Qu'elle soit bien sûre que ces motifs ont quelque chose de plus sérieux qu'une question de simple galanterie... ou d'amour-propre...

DUBREUIL.

Comment donc, Mademoiselle, croyez bien...

BEAUREGARD, *à part.*

Un mariage ! c'est clair ! et il ne s'en aperçoit pas...

CÉLINA.

» Il faudrait en un mot...

BEAUREGARD, *l'interrompant.*

C'est parfaitement juste... Dubreuil et moi, nous nous rendons à vos observations pleines de sagesse.

CÉLINA.

A la bonne heure ! vous voilà raisonnables ! (*A part en regardant Dubreuil.*) Il parlera. (*Haut.*) Mais je n'étais pas venue seulement pour causer... vous m'avez fait oublier... ah !... ces billets que je vous ai promis et que je vous apportais.

BEAUREGARD.

Quels billets ?

CÆLINA.

Un concert pour une pauvre famille.

BEAUREGARD.

Enchanté, Mademoiselle, de vous aider à une bonne action... ces billets, j'en prends autant que Dubreuil.

CÆLINA.

Cinq... les voici... c'est cinquante francs...

BEAUREGARD.

Très-bien !... Ah ! mon Dieu ! je n'ai pas ma bourse.

DUBREUIL, *à part*.

J'en étais sûr.

BEAUREGARD.

Veux-tu bien, mon ami, en acquittant le prix des tiens, remettre à Mademoiselle ce que je lui dois... je te rendrai cela tantôt.

DUBREUIL, *haut*.

Mademoiselle, voici cinq napoléons. (*A part.*) C'est toujours la même chose.

CÆLINA.

Mille grâces, Messieurs.

DUBREUIL, *lui offrant la main*.

Mademoiselle veut-elle accepter...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHARLES.*

CHARLES, *accourant*.

Mon oncle.... mon oncle !... Ah ! pardon, Mademoiselle.

DUBREUIL.

Eh bien ! quoi ? que me veux-tu ?

CHARLES.

C'est que j'avais à vous parler d'affaires graves.

DUBREUIL.**

Je ne peux pas en ce moment, tu vois bien... Mademoiselle...

CÆLINA.

Comment ! Monsieur... je serais désolée de vous déranger...

DUBREUIL.

Moi... c'est un plaisir.

BEAUREGARD, *passant entre Dubreuil et Cælina*.

Les affaires avant tout... Ne suis-je pas là, moi.

DUBREUIL.

Mais....

* Dubreuil, Charles, Cælina, Beauregard.

** Charles, Dubreuil, Cælina, Beauregard.

BEAUREGARD.

C'est le devoir des jeunes gens qui n'ont pas de neveux de faire les honneurs.

DUBREUIL.

Cependant...

BEAUREGARD.

Comme celui d'un oncle... d'un père de famille... est d'entendre un neveu qu'il aime.

DUBREUIL.

Mais, je puis...

COELINA.

Je ne le souffrirai pas... Je vous en prie...

DUBREUIL.

J'enrage.

COELINA.

Au revoir, Messieurs...

BEAUREGARD.

Ne te dérange pas... et compte sur moi pour les soins... les égards... Au revoir, mon ami, au revoir. (*Il sort en donnant le bras à Cœlina.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Que le diable l'emporte !

CHARLES.

Mon oncle !...

DUBREUIL.

Et toi, aussi, morbleu... tu ne peux donc pas me laisser un moment tranquille à mes plaisirs... c'est-à-dire à mes affaires de maître de maison. Mademoiselle Cœlina va penser... et ce Beau-regard avec son air triomphant !

CHARLES.

Mais, mon oncle, je ne savais pas...

DUBREUIL.

Tu ne sais jamais rien... Eh bien !... Voyons... que me veux-tu ? parle...

CHARLES.

Oui, mon oncle... mais c'est que je crains de vous déplaire...

DUBREUIL.

Si tu ne crains que cela... c'est fait depuis longtemps.

CHARLES.

Bien obligé !

DUBREUIL.

Eh bien !

CHARLES.

Eh bien ! mon oncle... vous savez que vous ne voulez pas me laisser épouser celle que j'aime.

DUBREUIL.

C'est encore de ce sot amour que tu vas me parler ?

CHARLES.

Non, mon oncle.

DUBREUIL.

C'est pour me faire entendre de nouvelles doléances, que tu me fais quitter Mlle Cœlina ? (*Il s'assoit sur une causeuse à droite.*)

CHARLES.

Non, mon oncle... vous m'avez hier positivement refusé... vous m'avez même défendu d'entrer dans aucun détail relatif à ces dames, contre lesquelles, sans les connaître, vous êtes si injustement prévenu... C'est aveuglement... c'est cruauté... Mais qu'y faire ? je dépends de vous... et quoiqu'il m'en coûte... je renonce à ce mariage.

DUBREUIL.

A la bonne heure !

CHARLES.

Mais, j'adore toujours Mlle Cécile.

DUBREUIL.

Je ne t'en empêche pas.

CHARLES.

Alors, vous concevez quel chagrin... quelle douleur j'éprouve... aussi, pour m'étourdir, pour oublier, si c'est possible, combien je suis malheureux... je me jette dans les plaisirs... dans les fêtes...

DUBREUIL.

Tu as raison... c'est très-bien !

CHARLES.

Et, pour commencer, hier j'ai suivi Beauregard à un souper charmant... et, après avoir bu un peu plus que de coutume... pour me distraire... comme je ne me sentais pas encore assez guéri pour danser... je me suis mis à une table de jeu...

DUBREUIL.

Et, tu as perdu ?

CHARLES.

Pour me distraire... oui, mon oncle... tout ce que j'avais sur moi... et vingt-cinq napoléons sur parole.

DUBREUIL.

Ah !

CHARLES.

Et, comme il ne me reste plus rien de la pension que vous me faites tous les mois...

DUBREUIL.

Tu viens me demander de l'argent pour acquitter tes dettes ?

CHARLES.

Précisément.

DUBREUIL.

Eh bien !... mon cher ami, tu as compté... sans ton oncle... Si ton joueur n'est jamais payé que par moi, il risque de rester longtemps ton créancier.

CHARLES.

Mais, mon oncle, cela ne se peut pas !... une dette de jeu c'est sacré... j'ai donné rendez-vous aujourd'hui à trois heures à M. Darbecourt.

DUBREUIL.

Ce jeune capitaine de spahis ?

CHARLES.

Lui-même... et si je ne lui rends pas la somme que je lui dois, je suis perdu... déshonoré !...

DUBREUIL

Tant pis pour toi... qu'est-ce qui te force à jouer.

CHARLES.

Qu'est-ce qui m'y force ? Mais vous, mon oncle... vous qui me réduisez au désespoir en me refusant celle que j'aime... et qui serez cause de ma mort.

DUBREUIL.

Allons donc ?

CHARLES.

Oui, mon oncle.

DUBREUIL.

Non, mon neveu... on ne meurt d'amour que dans les romans...

CHARLES.

Oh ! comme on voit bien que vous n'avez jamais aimé !...

DUBREUIL, *se levant.*

Moi !..

CHARLES.

Oui, vous... le cœur le plus froid !... le plus insensible !

DUBREUIL, *se levant.*

Eh bien !... c'est ce qui vous trompe, Monsieur !... j'ai aimé tout comme un autre... plus qu'un autre peut-être !

CHARLES.

Oui... à la manière de Beauregard... un amour de quinze jours, pour quelque danseuse de l'Opéra.

DUBREUIL.

Du tout, Monsieur... un amour pur... profond... pour la plus jolie... la plus douce... la meilleure des femmes !

CHARLES.

Il serait vrai... et sans doute vous aussi, vous aviez quelqu'un... qui vous a empêché de l'épouser...

DUBREUIL.

Non, Monsieur... personne... personne que moi-même et la raison.

CHARLES.

La raison ?

DUBREUIL.

Oh ! j'ai eu peine à me vaincre, je l'avoue... vingt fois j'ai manqué céder à l'attrait qui m'entraînait vers elle, à ce charme si séduisant... si délicieux, que je ne puis me le rappeler encore après vingt ans de séparation, sans que le cœur ne me batte comme au temps de ma jeunesse.

CHARLES.

Et vous avez pu résister ?

DUBREUIL.

Oui, mon ami ; c'est cette séduction même que j'ai redoutée... J'ai compris qu'une fois marié, je ne serais que l'esclave de cette femme dont la voix, le geste, le regard me fascinaient... je me suis rappelé tous ces maris imbéciles, jouets ridicules aux mains de leurs despotiques moitiés!... et c'est moi... moi-même, qui ai eu le courage de lui dire : Sophie, c'était son nom... je ne puis vous épouser... vous seriez malheureuse avec moi... je ne suis pas fait pour entrer en ménage... séparons-nous... il le faut...

CHARLES.

Et elle?...

DUBREUIL.

Elle n'a rien répondu... mais elle a pâli... des larmes lui sont venues aux yeux... et, me tendant la main, elle m'a dit : adieu, Maurice... soyez heureux... Elle est partie... et je ne l'ai plus revue...

CHARLES.

Jamais ?

DUBREUIL.

Si... une fois... une seule fois!... il y a huit ou dix ans... je descendais le lac de Lausanne à Genève... c'était par un beau soir

d'été... l'eau était calme... le ciel pur... je m'étais assis à la proue du bateau, et là, plongé dans une vague mélancolie, je rêvais au passé, je retrouvais dans mon cœur tous ces moments délicieux où, assis près d'elle, je voyais comme alors fuir l'eau sous la barque qui nous emportait... tout à coup je fus tiré de mon songe par le bruit d'un bateau qui nous croisait... celui de Genève à Lausanne... et sur le pont, une femme... seule... en blanc... rêvant comme moi sans doute aux doux souvenirs de son jeune âge... C'était elle, mon ami, elle.. plus belle encore qu'autrefois... le temps avait mûri les trésors que promettait sa jeunesse... ses cheveux étaient plus foncés... son regard plus tendre... son sourire plus séduisant... je ne sais ce que me fit éprouver cette rencontre mystérieuse, venant pour ainsi dire redonner la vie et la réalité aux songes de mon bonheur passé... mais... quand je revins à moi, et voulus saluer, au moins d'un geste et d'un mot, celle que j'avais tant aimée, et que je ne devais peut-être plus revoir... le vent avait emporté le bateau, mes amours et mon rêve, et je restai seul... avec mes souvenirs, ne sachant encore si cette apparition était l'effet du hasard ou de mon imagination.

CHARLES.

Mon oncle !... Mon pauvre oncle !... Vous avez aimé ainsi ?

DUBREUIL, *brusquement.*

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Et vous pouvez après cela, vous qui avez tant souffert, vous opposer à mon mariage !

DUBREUIL.

Sans doute.... c'est une raison de plus pour moi.... Car si j'ai payé cher le bonheur d'être garçon, libre, indépendant.... je sais encore que si j'avais à recommencer, je n'agirais pas autrement que je n'ai fait... et sois sûr, mon ami, que c'est le bonheur de toute ta vie que je te force à acheter maintenant par quelques jours... quelques mois de souffrance.

CHARLES.

Ah ! mon oncle, laissez-moi espérer que ce refus n'est pas irrévocable.

DUBREUIL.

Si, Monsieur.

CHARLES.

Vous vous laisserez attendrir...

DUBREUIL.

Jamais.

CHARLES.

Mon oncle !... mon oncle !... Vous voulez donc me réduire au désespoir !

SCÈNE XV

LES MÊMES, BEAUREGARD, *

BEAUREGARD.

Hein !... comment !... Qu'est-ce que cela veut dire du désespoir ?

CHARLES.

Eh bien !... oui... puisque l'on m'y force... puisqu'on me refuse la main de Cécile, et l'argent nécessaire pour payer mes dettes de jeu...

BEAUREGARD,

Comment !

CHARLES.

Je ne répons plus de ce qui arrivera... Je vais aller trouver M. Darbecourt... Je lui dirai que je ne puis m'acquitter de ce que je lui dois... Il me répondra avec aigreur... Je le provoquerai... Il me tuera... et j'en serai enchanté... car, je vous laisserai au cœur un remords pour toute votre vie.

DUBREUIL, *criant*.

Mais cela n'a pas le sens commun.

BEAUREGARD.

Charles, écoute donc...

CHARLES.

Non... non... je ne veux rien entendre. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE XVI.

BEAUREGARD, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Mais, arrête-le donc !... Il est fou !

BEAUREGARD.

Aussi, c'est ta faute.

DUBREUIL.

A moi !

BEAUREGARD.

Certainement à toi !... pourquoi lui refuser l'argent dont il a besoin.

DUBREUIL.

Parce que je lui fais une pension assez forte pour qu'elle lui suffise... et que je ne prétends pas être ainsi... toujours... et à tous moments son caissier, et le tien.

* Charles, Beauregard, Dubreuil.

BEAUREGARD.

Il ne s'agit pas de moi !... Tu cherches à détourner la conversation, parce que tu te sens coupable !

DUBREUIL.

Coupable !

BEAUREGARD.

Certainement... ne vaut-il pas mieux le voir ainsi rire et s'amuser... perdre même de l'argent, que de filer le parfait amour, comme il le faisait, hier encore, aux pieds de je ne sais quelle intrigante, qui voudrait, profitant de sa jeunesse et de sa niaiserie, se faire épouser par l'héritier de M. Dubreuil, le millionnaire.

DUBREUIL.

Je ne dis pas.

BEAUREGARD.

Tu devrais te réjouir au contraire de le voir arraché par la plus noble des passions, celle du jeu, à la plus folle, la plus absurde, la passion du mariage et du pot-au-feu.

DUBREUIL.

Si j'étais sûr que l'une chassât l'autre, et qu'en consentant à payer encore cette dette, il renoncât à ce ridicule amour...

BEAUREGARD.

Cà... il n'y faut pas songer encore... c'est de désespoir qu'il se lance dans les plaisirs... et, jusqu'à présent, le cœur n'y est pas... la belle Héloïse perd ses peines auprès de lui.

DUBREUIL.

Tu vois bien alors...

BEAUREGARD.

Mon Dieu !... je vois que si j'étais à ta place, cela finirait bientôt.

DUBREUIL.

Comment ?

BEAUREGARD.

Quand les jeunes gens ne veulent pas faire leur bonheur, il faut le faire malgré eux.

DUBREUIL.

Que veux-tu dire ?

BEAUREGARD.

Et si j'étais véritablement l'oncle de notre neveu, ce n'est pas à lui que je m'adresserais pour mettre un terme à cette belle passion... ; mais à cette péronnelle elle-même, ou plutôt à sa tante... car ces sortes de filles-là... cela n'a jamais que des tantes...

DUBREUIL.

Sans doute... et tu lui dirais ?

BEAUREGARD.

Je ne sais pas... mais je lui parlerais de la belle manière, et je lui ferais comprendre facilement que ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de fermer sa porte à un jeune homme qui n'a rien à lui... et de chercher une dupe ailleurs...

DUBREUIL.

C'est parfait !

BEAUREGARD.

C'est la seule chose convenable !... mais pour cela, il faut de la fermeté... de la vigueur...

DUBREUIL.

Et tu crains...

BEAUREGARD.

Oh ! non... je ne crains pas... je suis certain... tu es si faible.

DUBREUIL.

Mais alors, pourquoi ne te charges-tu pas toi-même de cette commission ?

BEAUREGARD.

Moi !

DUBREUIL.

Charles n'est-il pas ton neveu aussi... ton neveu d'adoption... de cœur...

BEAUREGARD.

Sans doute !

DUBREUIL.

Ne l'aimes-tu pas autant que moi ?

BEAUREGARD.

Plus que toi, morbleu !

DUBREUIL.

Eh bien !... va toi-même chez cette femme... dis-lui ce que tu voudras, mais débarrasse Charles d'elle et de sa nièce.

BEAUREGARD.

Tu le veux ?

DUBREUIL.

Je t'en prie.

BEAUREGARD.

Eh bien ! j'y consens... mais à une condition, c'est que tu paieras la dette de Charles.

DUBREUIL.

C'est convenu.

BEAUREGARD.

Aujourd'hui... à l'instant même.

DUBREUIL.

Je ne demande pas mieux.

BEAUREGARD.

Alors je pars... je vais de ce pas trouver ces belles dames.

DUBREUIL.

Tu sais leur nom, leur adresse ?

BEAUREGARD.

Ne suis-je pas le confident, l'unique confident de notre amoureux ?... laisse-moi faire.. Ah ! ah ! elles veulent lutter avec nous... elles ne connaissent pas Narcisse de Beauregard ! En fait de ruses et de fourberies féminines, j'en ai vaincu de plus habiles qu'elles... et je te jure..

DUBREUIL.

Monsieur Dufour !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DUFOUR. *

DUFOUR.

Moi-même, mon cher voisin, qui viens vous dire quelques mots d'affaires.

BEAUREGARD.

Je vous laisse.

DUFOUR.

Vous n'êtes pas de trop !

BEAUREGARD, *revenant entr'eux.*

Je le pense bien... mais je sortais...

DUFOUR.

C'est différent :

BEAUREGARD :

Et je ne tarderai pas à te rendre bon compte des amours de M. Charles.

SCÈNE XVIII.

DUBREUIL, DUFOUR.

DUFOUR.

Les amours de M. Charles... c'est précisément de la tante de celle qu'il aime que j'ai à vous entretenir.

DUBREUIL.

Comment... vous connaissiez cette personne ?

* Dubreuil, Dufour, Beauregard.

DUFOUR.

Certainement... une femme charmante, riche, distinguée.

DUBREUIL.

Ah ! mon Dieu !...

DUFOUR.

Qu'avez-vous ?

DUBREUIL.

Beauregard qui s'est figuré qu'il s'agissait d'une intrigante ?

DUFOUR.

Allons-donc !

DUBREUIL.

Et qui va chez elle dans l'intention de lui faire comprendre... je craindrais que, dans son langage de mauvais sujet... il ne blessât...

DUFOUR.

Oh ! ne craignez rien... elle est femme à lui répondre... et M. de Beauregard trouvera son maître... un esprit...

DUBREUIL.

Vous me rassurez.

DUFOUR.

Je voulais vous prévenir que je ne suis plus votre propriétaire...

- DUBREUIL.

Il serait possible !

DUFOUR.

Je viens de signer l'acte de vente chez mon notaire... et la personne à qui j'ai vendu...

DUBREUIL.

Est peut-être celle chez qui se rend Beauregard ?

DUFOUR.

Elle-même...

DUBREUIL.

Mais c'est encore pis... elle est capable de me punir des sottises de ce Beauregard... et comme mon bail n'est pas encore signé... elle peut refuser de le renouveler.

DUFOUR.

Ne le croyez pas... Mlle Dulistel est trop raisonnable...

DUBREUIL.

Mlle Dulistel !... Vous avez dit : Mlle Dulistel !

DUFOUR.

C'est le nom de votre nouvelle propriétaire...

DUBREUIL.

Elle !... (*à part*) c'est elle !... plus de doute !... et c'est en mon nom qu'on va l'insulter peut-être...

DUFOUR.

Mais vous connaissez donc Mlle Dulistel?...

DUBREUIL.

Oui... c'est-à-dire... non... Seulement quand j'étais jeune et elle aussi... (*A part.*) Qui se serait jamais douté?... (*Haut.*) Vous comprenez... Dans le monde... on se rencontre.

DUFOUR, *à part.*

Quelle émotion... Est-ce que par hasard...

DUBREUIL.

Mais, pardon... Beauregard ne fait que de partir... je cours après lui... je le rencontrerai... je l'arrêterai... sinon... j'irai moi-même... chez Mlle Dulistel... c'est cela... Mes gants, mon chapeau...

DUFOUR.

Mais...

DUBREUIL.

Vous m'excusez, monsieur Dufour... vous m'excusez... (*Au moment où il va pour sortir, entre Charles.*)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, CHARLES.*

CHARLES.

Mon oncle!... mon oncle!... votre boîte de pistolets.

DUBREUIL.

Ma boîte!... Qu'est-ce que cela veut dire?

CHARLES.

Que tout est arrivé comme je l'avais prévu... M. Darbecourt m'a insulté... et sa mort ou la mienne...

DUBREUIL.

Ah! mon Dieu!... et c'est moi qui suis cause... Mais non, cela n'est pas possible... je vais le trouver, et je lui ferai comprendre...

CHARLES.

Mais, mon oncle...

DUBREUIL.

Et Mlle Dulistel... Beauregard... Je vais d'abord... mais, non... il ne serait plus temps... il vaut mieux... impossible!... Mon Dieu!... mon Dieu! comment faire? Ah!... monsieur Dufour!

DUFOUR.

Monsieur!...

DUBREUIL.

Vous voyez... je ne puis quitter mon neveu... nn duel!... il faut que je sois là... que j'empêche si je peux...

* Charles, Dubreuil, Dufour.

CHARLES.

N'espérez pas...

DUBREUIL.

Ou que je le venge, s'il succombe.

CHARLES.

Mon oncle!...

DUBREUIL.

Je vous en prie... courez après Beauregard... Dites-lui qu'il renonce à son projet... ou mieux encore, précédez-le chez cette dame... et empêchez... C'est convenu... vous me le promettez...

DUFOUR.

Monsieur!...

DUBREUIL.

Merci!... et comptez sur ma reconnaissance. (*A Charles.*)
Maintenant, mon ami, conduis-moi au lieu du rendez-vous.

CHARLES.

C'est impossible!

DUBREUIL.

Je suis ton témoin.

CHARLES.

Ah!...

DUBREUIL.

Et vous, monsieur Dufour, ne perdez pas un moment... un seul... je vous en supplie. (*Il sort en courant et entraîne Charles.*)

DUFOUR, *le regardant partir.*

Il a aimé Mlle Dulistel... c'est sûr... il l'aime peut-être encore... Ma foi, je crois qu'il vaut mieux laisser M. de Beauregard s'acquitter de sa commission.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon fermé, une cheminée au milieu ; deux portes d'entrée à droite et à gauche, en pans coupés, porte à droite et à gauche sur le premier plan.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE DULISTEL, CÉCILE.

Au lever du rideau, Mlle Dulistel est assise près d'une table et peint. Cécile entre par la porte du fond, dépose sur un meuble son chapeau et court embrasser Mlle Dulistel.

CÉCILE.

Me voilà !

MADEMOISELLE DULISTEL.

C'est toi, ma petite Cécile, déjà !

CÉCILE.

Déjà ! ô ma tante, le vilain mot !

MADEMOISELLE DULISTEL

Mais tu n'as donc pas été à Champigny, avec Mme Autoine ?

CÉCILE.

Je vous demande bien pardon... mais vous m'aviez donné jusqu'à deux heures et il est (*tirant sa montre*) une heure et demie... Voyez... j'espère que voilà de l'exactitude.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Comme toujours... Eh bien ! et mon petit filleul?...

CÉCILE.

En parfaite santé... la mère était ravie. Oh ! c'est qu'il est gentil ! d'une fraîcheur, d'une gaieté ! et fort !... c'est presque un homme, il a une dent !

MADEMOISELLE DULISTEL.

Ah ! voici qui réclame la visite de la marraine en personne !... l'indemnité de la première dent... C'est un de ces usages que rien n'a pu déraciner, pas même les révolutions.

CÉCILE.

Vous n'oubliez rien, vous, ma tante ?

MADEMOISELLE DULISTEL.

La grande habitude... J'ai eu tant de filleuls, à commencer par

toi, ma petite Cécile. Que veux-tu ? cela occupe notre cœur à nous autres vieilles filles.

CÉCILE.

Vieille fille ! Ne dirait-on pas ?... D'abord vous ne paraissez pas votre âge... Il s'en faut de beaucoup.

MADemoiselle DULISTEL.

Flatteuse !...

CÉCILE.

Et après tout vous n'avez que...

MADemoiselle DULISTEL.

Eh bien ! Mademoiselle, parle-t-on de ces choses-là... Et d'ailleurs... il s'en faut encore de huit jours...

CÉCILE.

Ah ! pour le coup, c'est vous maintenant qui vous rajeunissez... car c'est après-demain..

MADemoiselle DULISTEL.

Le 4^{er} mai ?

CÉCILE.

C'est après-demain.

MADemoiselle DULISTEL.

En vérité ?

CÉCILE.

J'en suis bien sûre, puisque nous sommes prêts...

MADemoiselle DULISTEL, *souriant*.

A quoi donc ?

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu ! c'était une surprise !... comme tous les ans... Quelle maladresse !...

MADemoiselle DULISTEL.

Ne te désole pas, mon enfant... Tu sais bien que je suis toujours très-étonnée... je ne le serai pas moins cette fois, je te le promets... seulement je vous gronderai un peu, comme à l'ordinaire, car vous me gênez... Sans cesse vous occuper de moi !...

CÉCILE.

Eh ! qui voulez-vous donc que nous aimions, que nous entourions de reconnaissance, si ce n'est vous, vous qui me tenez lieu de la plus tendre mère, à moi, pauvre orpheline ; vous à qui Antoine et sa femme, vos domestiques, doivent leur bonheur, puisque vous les avez mariés et dotés, en promettant de les garder toujours ici comme s'ils étaient de la famille.

MADemoiselle DULISTEL.

Oh ! je suis une femme tout à fait extraordinaire ! comment donc !.. Une sœur qui m'était chère, meurt en laissant une fille

digne d'elle, et au lieu d'abandonner cette enfant qui doit embellir ma vie, je m'en empare comme d'un trésor que le ciel m'envoie... Quel dévouement ! Deux serviteurs intelligents, fidèles, se trouvent réunis chez moi... Ils viennent à s'aimer... je m'en aperçois, et vite je les marie pour me les attacher plus sûrement... Quel sacrifice !... Ils ont un enfant dont ils me prient d'être la marraine... cela allait sans dire... N'importe, c'est encore une très-belle action que j'ai faite là... Et je commence à croire qu'effectivement j'ai le droit d'être un peu fière d'une conduite si noble et surtout si désintéressée.

CÉCILE.

Il est convenu que vous raillez toujours... c'est égal, cela ne m'empêche pas de dire qu'il n'y a que vous qui ignoriez jusqu'à quel point vous êtes bonne.

MADemoiselle DULISTEL.

Eh bien ! soit, je suis bonne, très-bonne, puisque vous y tenez tous, mais c'est de l'égoïsme.

CÉCILE, *s'asseyant auprès de sa tante.*

Ce qui m'étonne, c'est qu'avec vos idées sur la famille, sur le mariage... vous soyez restée demoiselle... à moins que... vous aviez tout ce qu'il faut pour être difficile, ma tante, et peut-être n'avez-vous jamais rencontré...

MADemoiselle DULISTEL, *souriant.*

Un M. Charles, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

Ma tante !...

MADemoiselle DULISTEL,

Il est très-gentil, M. Charles de Verneuil... et en ce qui le concerne, je ne me repens pas trop d'avoir autorisé... ses visites... un peu légèrement peut-être.

CÉCILE.

Ah ! le service qu'il nous avait rendu !

MADemoiselle DULISTEL.

Sans doute... un chevalier prenant la défense de deux femmes insultées... c'est toujours très-intéressant... mais notre Roland est amoureux, et la tante d'Angélique n'a pas encore reçu la visite annoncée d'un oncle, dont l'aveu est indispensable.

CÉCILE.

Vous savez bien que M. Charles est sûr de l'obtenir.

MADemoiselle DULISTEL.

Je sais qu'il s'en flatte, et je le crois sincère, mais...

CÉCILE.

J'ai le pressentiment qu'avant peu... aujourd'hui peut-être...

MADemoiselle DULISTEL.

A la bonne heure... et si l'obstacle ne doit venir que de moi, on t'appellera bientôt madame de Verneuil... un nom considéré... une famille honorable, voilà surtout ce que je désirais pour toi... et puis, mon égoïsme perce toujours, il est convenu que nous ne nous séparerons pas, que nous vivrons ensemble!...

CÉCILE.

Oh! sans cela!... Mais, ma tante, j'en reviens à mon observation de tout à l'heure... vous êtes restée demoiselle... vous êtes heureuse... vous le répétez sans cesse, dans votre situation de...

MADemoiselle DULISTEL.

De vieille fille...

CÉCILE.

Et vous tenez à ce que je me marie... pourquoi cela ?

MADemoiselle DULISTEL.

Petite questionneuse!.. oui... je suis heureuse... très-heureuse... depuis longtemps déjà, et surtout depuis que tu es avec moi... mais il n'en a peut-être pas été toujours ainsi... tiens... tu es raisonnable... tu vas me comprendre...

CÉCILE, *se rapprochant de sa tante.*

Une confidence!... j'écoute.

MADemoiselle DULISTEL.

Homme ou femme, on arrive à une époque de la vie, c'est celle où tu es arrivée toi-même... époque importante et qui doit décider de l'avenir... celle où un rêve se réalise, où un être attendu se présente... l'être dont il serait doux de partager le sort... M. Charles, par exemple...

CÉCILE.

Je comprends.

MADemoiselle DULISTEL.

La femme alors ne réfléchit plus... elle aime!... Devenir épouse et mère, voilà toute son ambition : ce sont des chaînes qui l'attendent, mais elle ne les craint pas... que ferait-elle de sa liberté ?

CÉCILE.

C'est vrai!

MADemoiselle DULISTEL.

L'homme, au contraire, réfléchit. Il aime, il est aimé... mais renoncera-t-il à cette indépendance, qui n'est rien pour les femmes, et qui est tant pour lui ? que d'ivresse, que de joies renferment ces mots : la liberté d'un homme ! Eh bien ! il en est quelques-uns qui ne peuvent renoncer à cette chère indépendance, qui la préfèrent à tout, même à la femme qu'ils aiment, et alors une

seule volonté atteint deux existences, bien différemment, hélas ! A partir de ce moment, mille distractions feront que l'homme échappera sans cesse à la pensée qui pourrait nuire à son bonheur, tandis que toute à cette pensée, la femme ne trouvera plus qu'amertume et désenchantement dans ce que le monde appelle des plaisirs.

CÉCILE.

Mon Dieu ! ma tante, est-ce que...

MADemoiselle DULISTEL.

Mais arrive enfin une seconde époque. Les plaisirs n'ont qu'un temps et les regrets ne sont pas éternels. Quand l'homme a usé ou abusé de tout, il cherche autour de lui, ne trouve rien et s'accuse... car ce qui est, c'est lui qui l'a voulu. La femme, elle, finit par se résigner, forte de sa conscience qui ne lui reproche rien, car il n'a pas dépendu d'elle qu'il en fût autrement. J'en suis, Dieu merci, à cette seconde époque, et le Ciel semble vouloir m'accorder tous les dédommagements qu'il me soit permis de désirer : je l'en bénis tous les jours... mais l'épreuve a été cruelle... je veux te l'épargner, si je puis, mon enfant, et voilà pourquoi je tiens à ce que tu te maries. *(Elle se lève et Cécile l'imite.)*

CÉCILE.

Ainsi, comme moi, m'a tante...

MADemoiselle DULISTEL.

J'avais distingué un M. Charles... celui-là se nommait Maurice... je viens de te raconter son histoire et la mienne.

CÉCILE.

Ma bonne tante !...

MADemoiselle DULISTEL.

Tu me plains, je crois ? mais tu as grand tort... mon parti est bien pris, et personne au monde ne me ferait renoncer à la tranquillité que j'ai si vaillamment conquise.

CÉCILE.

Pas même lui ?

MADemoiselle DULISTEL.

Non, Mademoiselle, pas même lui.

CÉCILE.

Alors, je plains ce malheureux M. Dufour... car il vous aime ma tante.

MADemoiselle DULISTEL.

Tu penses qu'il y a longtemps que je m'en suis aperçue... c'est encore là une de nos prérogatives, à nous autres... d'inspirer des passions... sérieuses... quand nous sommes riches... Ce bon M. Dufour, s'il savait comme il m'amuse ! Du reste, c'est un mal de famille... Mlle Cœlina, sa sœur, ne renonce pas à l'espoir d'al-

lumer les flambeaux de l'hymen, comme disaient les poètes d'autrefois... ceux qui faisaient des vers. Elle m'a confié ses petits secrets, sans nommer personne, toutefois... Quant à moi, je lui ai caché les nôtres, car je la crois un peu indiscrète... bonne personne d'ailleurs, qui, par amitié, perfectionne ton éducation musicale avec un zèle dont je lui sais un gré infini.

CÆLINA, *dans la coulisse.*

Ces dames sont chez elles... c'est bien.

CÉCILE.

Justement la voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CÆLINA. *

CÆLINA.

Enfin, mes bonnes amies, j'ai un moment à moi ; je puis le consacrer à ma charmante écolière... (*A Cécile.*) Sommes-nous prête ?

CÉCILE.

Je vous attendais.

CÆLINA.

C'est que j'ai tant d'affaires... Mon concert de demain... un autre dans huit jours... des conseils à la fille du concierge qui se livre à la composition... mon album à compléter pour fin décembre... c'est à n'y point tenir.. Mais il faut que chaque chose ait son tour, et que rien ne souffre... je l'ai mis là... (*Elle montre son front. A Cécile.*) Venez-vous ?

MADemoiselle DULISTEL.

A propos de votre concert de demain... avez-vous encore des billets ?

CÆLINA.

Deux... ils étaient retenus par un baryton, qui vient d'être nommé sous-préfet.

MADemoiselle DULISTEL.

Je les prends.

CÆLINA, *les lui donnant.*

Et vous en avez déjà six ! voilà du dévouement !

MADemoiselle DULISTEL.

Un concert de bienfaisance !... n'est-ce pas un devoir d'encourager les bonnes actions, quand on en a les moyens ?

CÆLINA.

Ah ! si tout le monde vous ressemblait ! Croyez-vous qu'il y a des gens qu'on ne peut rendre généreux, qu'en leur mettant le poignard sur la gorge... des hommes même, quand c'est une femme qui les sollicite, et une femme qui pourrait à son tour...

* Mlle Dulistel, Cælina, Cécile.

MADemoiselle DULISTEL.

Je devine!...

CÉLINA.

C'est cela! aussi je suis furieuse... Parlez-moi de mon frère!... voilà un cœur! il se mettrait au feu, pour être utile... C'est étonnant combien il y a de rapports entre vous et lui!

MADemoiselle DULISTEL, *a part.*

Comme c'est adroit!

CÉLINA.

Aussi je l'aime! et bien décidément je ne veux me marier qu'après lui. Il serait trop à plaindre de vivre seul! Une âme si tendre! une sensibilité si vive! Il lui faut toujours là quelqu'un qui le comprenne, qui l'encourage... Ah! que sa femme sera heureuse!

MADemoiselle DULISTEL.

Votre mari ne sera pas moins heureux, ma chère, car en traçant ce portrait de votre frère, vous venez de faire le vôtre.

CÉLINA.

Oh!... vous me flattez, et cela n'est pas bien. Je ne vaud pas mon frère, je le sais, mais enfin je me crois capable de faire le bonheur d'un honnête homme... j'essaierai... car je ne veux pas rester demoiselle... Votre exemple même, quoique bien fait pour séduire, ne m'a pas entraînée, et je ne serais pas surprise si je parvenais à vous amener un jour à penser comme moi!

MADemoiselle DULISTEL, *riant.*

Je suis trop vieille.

CÉLINA.

Vous êtes charmante! (*A Cécile.*) Au piano, jeune rêveuse!

CÉCILE.

Je vous suis. (*Elles sortent par la porte de droite.*)

SCÈNE III.

MADemoiselle DULISTEL, *seule.*

Cette pauvre demoiselle, elle se donne un mal pour être fine!... qu'elle se marie si elle veut!... ou si elle peut!... je n'y ai que voir! Quant à Cécile, c'est différent, cela me regarde, et même cela me tourmente un peu... je ne lui ai pas dit à quel point je suis contrariée du retard que met l'oncle de M. de Verneuil à me faire la visite qu'il me doit; mais j'ai montré assez de patience, et je veux, dès aujourd'hui, m'en expliquer avec Charles.

SCÈNE IV.

MADemoiselle DULISTEL, UN DOMESTIQUE. *

MADemoiselle DULISTEL.

Qu'est-ce, Antoine? (*Le domestique lui remet une carte.*)

MADemoiselle DULISTEL.

Ce nom m'est inconnu.

LE DOMESTIQUE.

Ce monsieur est là... il demande à parler à Mademoiselle.

MADemoiselle DULISTEL.

Et comment est-il ce monsieur?

LE DOMESTIQUE.

Bien mis, à la mode.

MADemoiselle DULISTEL.

Jeune?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en suis pas bien sûr.

MADemoiselle DULISTEL.

Vieux?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en répondrais pas... mais si Mademoiselle veut en juger par elle-même.

MADemoiselle DULISTEL.

Qu'il entre. (*Le domestique sort et introduit Beauregard.*)

SCÈNE V.

MADemoiselle DULISTEL, BEAUREGARD. **

BEAUREGARD, *saluant.*

Madame...

MADemoiselle DULISTEL, *de même, à part.*

En effet ce monsieur n'a pas d'âge.

BEAUREGARD, *à part.*

Si j'en crois mon lorgnon, cette dame n'est pas mal... air assez décent... mais cela ne prouve rien.

MADemoiselle DULISTEL, *à part.*

Il est passablement ridicule, mon visiteur... mais c'est peut-être un fort brave homme. (*Haut.*) Asseyez-vous je vous prie.

BEAUREGARD.

Je vous rends grâce... mais si vous le permettez... rien ne me fatigue comme le repos... l'habitude des exercices de tout genre... Tel que vous me voyez, belle dame, je n'existe que dans le mouve-

* Le domestique, Mlle Dulistel.

** M. Beauregard, Mlle Dulistel.

ment... l'équitation, la paume, la natation, le billard, la chasse, la danse, voilà mes délassements ordinaires.

MADemoiselle DULISTEL, *à part.*

Il paraît qu'il tient à être jeune... ne le contrarions pas.

BEAUREGARD.

J'ai passé la nuit dernière au bal, et je n'ai pas manqué un quadrille, une valse, une polka, une redova, etc. Eh bien, y paraît-il? je vous le demande, y paraît-il?

MADemoiselle DULISTEL, *à part.*

C'est un fou. (*Haut.*) Monsieur, j'ai le plus grand plaisir à vous entendre; mais ce n'est sans doute pas uniquement pour me faire connaître vos goûts et vos habitudes que...

BEAUREGARD.

C'est juste, je me nomme...

MADemoiselle DULISTEL.

De Beauregard... j'ai votre carte.

BEAUREGARD.

Narcisse de Beauregard... je touche de très-près à un jeune homme qui a l'honneur d'être connu de vous, et...

MADemoiselle DULISTEL.

M. Charles de Verneuil...

BEAUREGARD.

Précisément:

MADemoiselle DULISTEL, *à part.*

C'est l'oncle... pauvre garçon! (*Haut.*) Alors, Monsieur, votre visite ne m'étonne pas... je l'attendais...

BEAUREGARD.

Vous...!

MADemoiselle DULISTEL, *l'interrompant.*

M. de Verneuil m'avait bien promis qu'avant peu je connaîtrais son oncle.

BEAUREGARD.

Son oncle!...

MADemoiselle DULISTEL.

Sans cette assurance, je n'aurais point autorisé...

BEAUREGARD, *à part.*

On me prend pour... tant mieux, cela rend mon rôle plus facile. (*Haut.*) Oui, belle dame, Charles de Verneuil est le fils de ma sœur... de ma sœur aînée... j'étais encore bien jeune, quand Charles vint au monde.

MADemoiselle DULISTEL, *à part.*

Il y tient.

BEAUREGARD.

Aussi ai-je pour lui une tendresse toute fraternelle... c'est tout simple.. ayant tous les deux les mêmes goûts, les mêmes idées...

MADemoiselle DULISTEL.

Vous m'étonnez... j'aurais cru M. Charles moins... jeune que vous.

BEAUREGARD, à part,

Ah! elle commence l'attaque... nous allons voir. (*Haut.*) Dé-trompez-vous, belle dame, il est de toutes mes parties, comme je suis de toutes les siennes... qui voit l'un, voit l'autre... c'est un charmant démon!... Je me mêlais d'abord à ses folies pour les diriger, pour les modérer, car enfin on est oncle, ou on ne l'est pas... Mais, ma foi, l'exemple m'a gagné et je me suis mis à m'amuser si fort pour mon compte, que je n'ai plus eu le droit de faire le Mentor. Maintenant c'est à qui sera le plus écervelé... et si quelque duel ou quelque prise de corps ne vient nous arrêter dans la carrière, je vous proteste que nous laisserons de beaux exemples à suivre aux aimables vauriens qui nous succéderont...

MADemoiselle DULISTEL.

En vérité, je ne sais si je rêve... et si votre intention est de me prévenir ainsi en faveur de M. Charles...

BEAUREGARD.

Je n'ai, belle dame, l'intention de vous prévenir ni pour ni contre lui... je veux seulement que vous le connaissiez tel qu'il est... car ce petit serpent est capable de vous avoir fascinée... du reste, c'est de bonne guerre, en amour tout est permis!

MADemoiselle DULISTEL.

Il m'a bien trompée, en effet, si vous ne le calomniez pas.

BEAUREGARD.

Le calomnier! ah! Madame, c'est mal reconnaître le service que je viens vous rendre.

MADemoiselle DULISTEL.

Qu'entendez-vous par-là?

BEAUREGARD.

Parlons raison. Charles est amoureux, n'est-ce pas? éperdu-ment amoureux, et il vous a demandé la main de votre nièce.

MADemoiselle DULISTEL.

Oui, Monsieur.

BEAUREGARD.

Eh bien! Madame, ce mariage est impossible.

MADemoiselle DULISTEL, le regardant.

Je commence à le croire.

BEAUREGARD.

Sa famille, que je représente, ne veut pas qu'il se marié... et

comme il ne possède rien pour le moment... Il était donc de mon devoir de couper court à des rapports qui ne devaient avoir aucun résultat... moral... Car, ainsi que je vous le disais, on est oncle, ou on ne l'est pas. Quoique je réfléchisse peu, voici ce que j'ai pensé, et ce que j'ai cru convenable de vous dire : quand un jeune homme dans la position de Charles fréquente une famille où il y a une demoiselle à marier, de deux choses l'une ; il a affaire ou à des personnes honnêtes qu'il trompera, ou à des personnes... moins honnêtes... qui le tromperont.

MADemoiselle DULISTEL, *à part.*

C'est un peu fort.

BEAUREGARD.

Vous sentez bien, belle dame, que je vous place dans la première catégorie...

MADemoiselle DULISTEL.

Trop poli !

BEAUREGARD.

Quel est, dans ces deux cas, le devoir d'un père, d'un oncle, ou même d'un ami dévoué ? d'intervenir... d'éclairer les personnes honnêtes sur les suites funestes que pourrait avoir leur aveugle confiance, ou de dire aux autres : « Je vous demande bien pardon de déranger vos petits calculs : un fils de famille, très-riche en espérances, c'était séduisant... mais il y faut renoncer... vous aurez peut-être une autre fois la main plus heureuse. »

MADemoiselle DULISTEL, *à part.*

On n'est pas plus impertinent !...

BEAUREGARD.

Vous dites, belle dame ?

MADemoiselle DULISTEL.

Que ce discours mérite une réponse, et que je vais vous la faire.

BEAUREGARD.

J'écoute.

MADemoiselle DULISTEL.

Quand une mère, une tante, ou une amie dévouée, chargée de la tutelle d'une jeune personne, a l'imprudence de recevoir chez elle un jeune homme qui lui a rendu service et qu'elle a jugé estimable, elle doit s'attendre à l'opposition d'une famille, dont on lui avait peut-être garanti le consentement... mais cette opposition, qui se chargera de l'en informer ? de deux choses l'une ; ou ce sera une personne d'esprit et de cœur qui, devinant à qui elle s'adresse, saura, par la délicatesse de ses procédés, mériter l'estime et la reconnaissance de celle qu'elle aura éclairée... ou ce sera une personne moins spirituelle, moins généreuse, qui ayant dissipé une... longue jeunesse au milieu de femmes... légères... a totalement oublié la langue que l'on doit parler aux autres femmes, et ren-

drait insupportable la raison elle-même, s'il lui était donné d'en être l'interprète... vous comprenez, Monsieur, dans quelle catégorie je vous place... Mais quel est, dans ces deux cas, le devoir de la mère, de la tante, ou de l'amie dévouée? d'accepter les avis qu'on lui donne, quelle qu'en ait été l'expression, et de prendre congé du négociateur, en ne lui laissant aucun doute sur le sentiment qu'il inspire. (*Elle lui fait une profonde révérence et sort.*)

SCÈNE VI.

BEAUREGARD, *seul. Il reste un instant interdit.*

Décidément, c'est une bégueule... n'importe... je lui ai dit son fait... sa colère me prouve combien elle tenait à marier sa nièce avec Charles... Rendre ce mariage impossible sera ma vengeance... et le meilleur moyen, c'est de jeter Charles de plus en plus dans les plaisirs, dans les fêtes... Il oubliera bientôt son amour.

SCÈNE VII.

DUFOUR, BEAUREGARD.

DUFOUR, *à part.*

Il faut brusquer l'attaque, car ce Dubreuil peut échapper à ma sœur et devenir un rival dangereux.

BEAUREGARD.

Allons le trouver... M. Dufour!

DUFOUR.

M. de Beauregard!...

BEAUREGARD, *à part.*

Il ne faut pas qu'il se doute...

DUFOUR.

Eh bien!... vous avez vu mademoiselle Dulistel? avez-vous rempli les intentions de monsieur Dubreuil?

BEAUREGARD.

Certainement.

DUFOUR, *à part.*

Il aura tout brouillé... à la bonne heure. (*Haut.*) Et Mlle Dulistel...

BEAUREGARD.

Une femme charmante!

DUFOUR.

Ah!...

BEAUREGARD.

Remplie d'esprit... de tact... nous nous sommes compris tout de suite...

DUFOUR.

Mais...

BEAUREGARD.

Cela ne pouvait être autrement... et dès les premiers mots, elle a senti elle-même... Mais pardon... on m'attend pour déjeuner... adieu, cher, adieu...

SCÈNE VIII.DUFOUR, *seul*.

Il n'a pas tout brouillé... Mais alors Dubreuil peut arriver d'un moment à l'autre et... il ne faut pas perdre de temps pour faire ma déclaration.

SCÈNE IX.

CHARLES, DUFOUR.

CHARLES.

Ah ! c'est vous, M. Dufour, avez-vous vu Mlle Dulistel ?

DUFOUR.

Pas encore... mais je vais...

CHARLES.

Surtout pas un mot de ce duel, je vous prie : mon oncle a tout arrangé, et M. Darbecourt doit même le voir demain... Mais cela pourrait me nuire dans l'esprit de Mlle Dulistel... et j'ai le plus grand intérêt...

DUFOUR.

Ne craignez rien.

CHARLES.

Je compte sur votre discrétion.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CÉCILE. *

CÉCILE, *vivement*.

Monsieur Charles... (*A part.*) Quelqu'un avec lui !

CHARLES.

Mademoiselle...

DUFOUR, *à part*.

Mlle Cecile !... très-bien... Mlle Dulistel doit être seule. (*A Cécile*). ** Mademoiselle votre tante...

CÉCILE.

Est là... vous pouvez entrer.

DUFOUR.

Merci. (*A part.*) Vite ma déclaration !

* Cécile, Charles, Dufour.

** Cécile, Dufour, Charles.

SCÈNE XI.

CHARLES, CÉCILE.

CHARLES.

Ah ! combien il me tardait...

CÉCILE.

Je n'ai qu'un moment à moi... j'étais allée prendre ce cahier de musique chez ma tante, qui, sans rien m'expliquer, m'a dit des choses...

CHARLES.

Vous avez pleuré!..

CÉCILE.

Il y a bien de quoi!.. tout est rompu entre nous.

CHARLES.

Grand Dieu!

CÉCILE.

Ma tante dit un mal affreux de votre oncle... de vous...

CHARLES.

De mon oncle!.. elle l'a donc vu?..

CÉCILE.

Oui.. un moment à ce qu'il paraît, mais cela a suffi pour qu'elle ne veuille plus en entendre parler... Enfin, elle m'a défendu de vous revoir.

CHARLES.

Et vous obéirez ?

CÉCILE.

Comment faire autrement? je dois tout à ma tante et quelque chagrin que cela me fasse...

CHARLES.

Mais c'est impossible!..

CÉCILE.

Encore si elle ne voulait pas me marier à un autre...

CHARLES.

Que dites-vous ?

CÉCILE.

Adieu, monsieur Charles, adieu pour toujours.

CHARLES.

Ah ! vous ne m'avez jamais aimé !

CÉCILE, *réprimant son émotion.*

Je... j'obéirai, monsieur Charles.

CHARLES.

Eh bien, soyez donc responsable des suites de votre cruelle

indifférence ! si l'on n'a eu jusqu'ici à me reprocher que des étourderies excusables à mon âge, c'est que l'amour était plus fort que les conseils et les exemples dont j'étais entouré. Rien ne m'arrêtera plus maintenant, et si vous apprenez que je suis devenu un mauvais sujet, vous pourrez dire : Voilà mon ouvrage ; il eût été sage si je l'avais aimé.

CÉCILE.

Monsieur Charles... on vient... ah ! sortez... sortez, je vous en prie.

CHARLES.

Vous le voulez !.. adieu donc, pour toujours ! *(Ils sortent, Charles par la porte du fond, et Cécile par la porte de droite, tandis que Mlle Dulistel et Dufour entrent par la gauche.)*

SCÈNE XII.

MADemoiselle DULISTEL, DUFOUR, *entre en riant,*

DUFOUR.

Ainsi, Mademoiselle, il m'est impossible de vous convaincre de la sincérité de mes sentiments ?

MADemoiselle DULISTEL.

Pardonnez-moi, monsieur Dufour, je vous crois plein de franchise ; mais c'est que cette déclaration est venue si inopinément.... au milieu d'un bail et d'un impôt de portes et fenêtres... Il faut avouer que vous possédez admirablement l'art des transitions.

DUFOUR.

J'étais si troublé... si ému... mais vous avez bien voulu m'écouter...

MADemoiselle DULISTEL.

Il le fallait pour savoir où vous en vouliez venir...

DUFOUR.

Et vous n'avez pas encore daigné me répondre.

MADemoiselle DULISTEL.

Est-ce que vous tenez beaucoup à une réponse immédiate?... si vous l'exigez...

DUFOUR.

Exiger, grand Dieu ! ah ! que vous me connaissez mal !... me conformer à vos moindres désirs, voilà le devoir que je m'impose... Mais s'il m'est permis d'exprimer un vœu, je préfère attendre votre détermination... puisse la réflexion me la rendre favorable !... Enfin, quoi qu'il advienne, j'ai besoin de me préparer au sort que vous me réservez... en ce moment, un non me tuerait... un oui me rendrait fou...

MADemoiselle DULISTEL, *riant.*

Quelle alternative !

DUFOUR.

Je me retire... bien inquiet... mais si vous le permettez, je reviendrai dans une heure...

MADEMOISELLE DULISTEL.

Sitôt !

DUFOUR :

Vous demander humblement s'il vous convient de prononcer mon arrêt. (*Il lui baise la main.*) Ah ! (*A part en sortant.*) Je crois que je ne m'en suis pas mal tiré ! (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DULISTEL, puis UN DOMESTIQUE, puis DUBREUIL.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Il n'y a plus à en douter... j'ai fait une conquête... j'ai eu toutes les peines du monde à tenir à peu près mon sérieux... il attend son arrêt ! le pauvre homme !.. du reste, puisque c'est en style de propriétaire qu'il m'a fait sa déclaration, je puis à mon tour... c'est cela : Monsieur, je ne veux pas passer de bail, et je vous donne congé. (*Elle s'assoit et peint.*)

LE DOMESTIQUE, entrant.

Un monsieur demande instamment à parler à Mademoiselle.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Encore... A-t-il dit son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Il m'a seulement dit qu'il était l'oncle de M. Charles de Verneuil !...

MADEMOISELLE DULISTEL, à part.

Comment après ce qui s'est passé... il ose...

LE DOMESTIQUE.

Répondrai-je que Mademoiselle n'est pas visible ?

MADEMOISELLE DULISTEL

Certainement, je ne veux pas le voir.

LE DOMESTIQUE, apercevant Dubreuil qui est entré.

Ah ! mon Dieu ! (*Bas à Mlle Dulistel.*) Mais, Mademoiselle, ce monsieur est-là !... il a tout entendu...

MADEMOISELLE DULISTEL.

Quelle audace !... c'est bien, laissez-vous ; je vais le congédier. (*Haut.*) Je vous avouerai, Monsieur, que j'étais loin de m'attendre à cette seconde visite...

DUBREUIL, à part.

Maudit Beauregard !... il est déjà venu...

MADEMOISELLE DULISTEL.

Voyons, Monsieur, de quoi s'agit-il ? j'ai à sortir et...

DUBREUIL, *à part.*

J'éprouve une émotion ! Allons... du courage. (*Haut*) J'espérais Mademoiselle, n'avoir que des hommages à vous offrir... mais je vois que malheureusement... je dois commencer par des excuses.

MADemoiselle DULISTEL, *à part.*

Mais ce n'est pas lui... et cette voix... (*Le regardant.*) C'est vous!..

DUBREUIL.

Vous m'avez reconnu!...

MADemoiselle DULISTEL.

Oui... très-bien... Mais par quel hasard?..

DUBREUIL.

Tout-à-l'heure je vous expliquerai... mais pour un moment du moins, laissez-moi au bonheur de me trouver près de vous...

MADemoiselle DULISTEL.

Tenez, Maurice...

DUBREUIL, *l'interrompant.*

Que vous êtes bonne de m'appeler ainsi!..

MADemoiselle DULISTEL.

Il y a quelques années encore, j'aurais pu... j'aurais dû sans doute ne pas laisser paraître le sentiment que j'éprouve, mais (*souriant*) heureux effet du temps, je n'ai plus aujourd'hui ces froids ménagements à garder, et je vous avoue sans détour que j'ai grand plaisir à vous revoir.

DUBREUIL.

Quelle noble franchise! ... Ah!... je ne puis vous exprimer...

MADemoiselle DULISTEL.

Mais si... vous vous exprimez on ne peut mieux... nulles paroles ne rendraient l'émotion que je lis dans vos yeux... Croyez-moi, point de retour sur le passé... Votre main, Maurice, et soyons bons amis. (*Elle se lève. Ils viennent sur le devant de la scène.*)

DUBREUIL.

Je n'en reviens pas... Eh quoi ! c'est à l'homme qui jadis...

MADemoiselle DULISTEL.

Encore une fois, laissons-là le passé... j'ai, Dieu merci, une très-mauvaise mémoire.

DUBREUIL.

Oh ! j'en ai une excellente, moi !... et... cette rencontre sur le lac... l'avez-vous oubliée...

MADemoiselle DULISTEL, *souriant.*

Non!

DUBREUIL.

J'allais à Genève.

MADemoiselle DULISTEL.

Moi à Lausanne.

DUBREUIL.

Ma barque se croisa avec la vôtre...

MADemoiselle DULISTEL.

Ce fut un éclair!...

DUBREUIL.

Mais je vous avais aperçue... Et vous...

MADemoiselle DULISTEL.

J'ai le coup d'œil très-vif et très-sûr!

DUBREUIL.

Mon cœur battit d'une force!... et... le vôtre...

MADemoiselle DULISTEL.

Je ne m'en souviens pas... Je vous l'ai dit... j'ai une très-mauvaise mémoire.

DUBREUIL.

Ah! c'est que j'avais des torts à me reprocher, moi!... tandis que vous...

MADemoiselle DULISTEL.

Pas un mot de plus... Maintenant expliquez-moi pourquoi, prenant un nom supposé...

DUBREUIL.

Comment?...

MADemoiselle DULISTEL.

Ne vous êtes-vous pas fait annoncer comme l'oncle de M. Charles?

DUBREUIL.

Mais je le suis en effet...

MADemoiselle DULISTEL.

En vérité... ah! j'en suis charmée... pour M. Charles, d'abord... mais l'autre... l'autre oncle...

DUBREUIL.

Ah! ne m'en parlez pas... c'est cela précisément... Figurez-vous... j'étais loin de me douter que vous fussiez la tante... j'avais chargé un de mes amis... il paraît que vous l'avez pris pour l'oncle... Mais à peine la commission donnée, j'apprends que c'est vous... vous!... je veux courir moi-même... quand un obstacle insurmontable... jugez de mes regrets... je n'osais plus me présenter... je ne savais plus... je craignais... j'aurais voulu... Enfin, vous comprenez... Voilà comment les choses se sont passées... heureusement qu'une explication claire et satisfaisante... Vous savez tout et j'attends mon pardon.

MADemoiselle DULISTEL.

Je vous l'accorde... car si j'ai bien saisi... vous reconnaissez avoir été très-mal représenté, et vous désavouez votre ambassadeur.

DUBREUIL.

C'est cela même... Maintenant je vous supplie de consentir à ce que les négociations soient reprises, en oubliant l'intervention malencontreuse de l'ambassadeur en question.

MADemoiselle DULISTEL.

Soit!... et pour vous épargner tous les embarras des préliminaires, je jouerai, comme on dit en diplomatie, cartes sur table. Voici donc mon ultimatum : Attendu qu'il est de toute impossibilité que le neveu de M. Dubreuil puisse songer sérieusement au mariage... je regarde comme nulles et non avenues les protestations d'amour d'un étourdi, qui ne voyait pas le précipice dans lequel il était près de se jeter.

DUBREUIL.

Comment?

MADemoiselle DULISTEL.

N'est-ce pas là ce que vous avez de l'embarras à me déclarer... poliment?...

DUBREUIL.

Mais du tout... je ne doute nullement des sentiments de mon neveu.

MADemoiselle DULISTEL.

Mais vous les condamnez.

DUBREUIL.

Je les condamne si peu que j'ai l'honneur de vous demander pour lui la main de votre nièce.

MADemoiselle DULISTEL.

Plait-il?... j'ai mal entendu ! vous me demandez la main de ma nièce pour votre neveu ?

DUBREUIL.

Assurément !

MADemoiselle DULISTEL.

Ah ça ! je ne vous reconnais plus... comment!... avec vos idées sur le mariage, sur les chagrins qui attendent l'homme privé de son indépendance... Vous voulez donc sacrifier ce pauvre M. Charles... Ah ! c'est mal, et je n'y consentirai jamais.

DUBREUIL.

Permettez... permettez...

MADemoiselle DULISTEL.

A moins que vous n'ayez changé de manière de voir, et que, détrompé par l'expérience.....

DUBREUIL.

Du tout!... mes principes n'ont pas varié..

MADemoiselle DULISTEL.

Alors...

DUBREUIL.

Permettez... Je pensais et je pense encore qu'il y a des hommes qui doivent fuir tout engagement sérieux... enfin rester garçons... Je me citerai comme exemple... Certes, il fallait du courage pour renoncer à une union si séduisante, si enviée... Eh bien ! la raison a été la plus forte... je me suis résigné à un sacrifice cruel, mais nécessaire...

MADemoiselle DULISTEL.

Et dont on vous a su bien bon gré...

DUBREUIL.

Oui... je suis sûr que vous avez apprécié les motifs de ma détermination... et la preuve, c'est que vous même vous ne vous êtes pas mariée.

MADemoiselle DULISTEL.

Effectivement, la preuve est sans réplique.

DUBREUIL.

Mais, de ce que nous étions nés tous les deux pour le célibat, de ce que nous devons y trouver le bonheur... car vous êtes heureuse, n'est-ce pas ?

MADemoiselle DULISTEL, appuyant.

Oh ! parfaitement heureuse !

DUBREUIL.

De ce que, dis-je, nous devons y trouver le bonheur, s'en suit-il que tout le monde ait les mêmes inclinations, les mêmes idées ? Non ! il y beaucoup de gens pour qui le mariage n'a rien d'effrayant... il y en a même qui le trouvent désirable... mon neveu est au nombre de ces derniers, et s'il fallait qu'il restât célibataire, j'ai la conviction qu'il en mourrait de chagrin.

MADemoiselle DULISTEL.

Voilà un neveu qui tient bien peu de son oncle.

DUBREUIL.

Cela se voit tous les jours. Enfin, Charles a horreur du célibat, et en le lui imposant je serais coupable.

MADemoiselle DULISTEL.

Vous me répondez donc du bonheur de ma nièce ?

DUBREUIL.

J'en réponds.

MADemoiselle DULISTEL.

Et vous tenez bien sérieusement à ce mariage ?

DUBREUIL.

Si j'y tiens !... mais s'il ne se faisait pas maintenant que je m'en suis flatté, je serais capable de mourir avec mon neveu... Réfléchissez donc un peu aux suites de ce mariage. Vous ne voudrez pas vous séparer de votre nièce... J'ai deviné, n'est-il pas vrai ?

Le jeune ménage vivra donc avec vous. Moi, j'aime mon neveu comme un fils, j'aimerai sa femme comme ma fille; ne les ayant point près de moi, je viendrai les voir tous les jours... je passerai toutes mes soirées ici, en famille... jugez si je dois tenir à ce mariage!

MADemoiselle DULISTEL, *à part.*

C'est encore à lui qu'il pense, même en s'occupant du bonheur des autres.

DUBREUIL.

Répondez... répondez, je vous prie, et dites que vous consentez...

MADemoiselle DULISTEL.

J'en aurais grande envie... mais c'est de vous que je me préoccupe... Vous passerez, dites-vous, toutes vos soirées ici... en famille... en famille... c'est le mot; et la famille s'augmentera... songez-y donc?... quitter l'état si tranquille de célibataire, cet état si étranger au bruit, aux tracasseries intestines, car je suis sûre que chez vous c'est un paradis.

DUBREUIL, *à part.*

Hum! (*Haut.*) Continuez.

MADemoiselle DULISTEL.

Renoncer à ce calme intérieur pour vous exposer au tapage des tambours, des trompettes et des querelles de marmots... autant vaudrait vous être marié vous-même... voyez que d'inutiles précautions!...

DUBREUIL.

Je m'expose à tout... consentez, je ne vous demande pas autre chose.

MADemoiselle DULISTEL

Allons... il n'y a pas moyen de vous résister... Si vous vous repentez plus tard, ne vous en prenez qu'à vous...

DUBREUIL.

C'est convenu... mais je suis bien tranquille... Merci, cent fois merci pour mon neveu et pour moi... (*Il lui baise la main.*) Mais ne verrai-je point notre petite fiancée? je brûle du désir de l'embrasser.

MADemoiselle DULISTEL.

C'est trop juste... et je vais....

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COELINA, puis CÉCILE. *

CÆLINA.

Je ne sais ce qu'avait aujourd'hui ma charmante élève... mais elle était d'une distraction...

* Dubreuil, Mlle Dulistel, Cœlina, Cécile.

DUBREUIL, à part.

Cœlina !

CÆLINA.

M. Dubreuil !

MADEMOISELLE DULISTEL.

Vous vous connaissez ?...

CÆLINA.

Beaucoup... et j'ignorais...

DUBREUIL.

Certainement... Mademoiselle est ma propriétaire. (*A part.*)
Maudite rencontre !

CÆLINA, bas à Mlle Dulistel.

C'est ce Monsieur dont je vous ai parlé... vous savez...

MADEMOISELLE DULISTEL, un peu émue.

Ah !

DUBREUIL, à part.

Elle est si inconséquente... qu'elle est capable de dire des choses...

CÆLINA, bas.

Il vient souvent ici ?...

MADEMOISELLE DULISTEL, de même.

C'est la première fois... un ancien ami... le hasard. (*A part.*)
Je crois en vérité qu'elle est jalouse.

CÆLINA, bas.

S'il vous parle de moi, j'espère que vous lui direz...

MADEMOISELLE DULISTEL, de même.

Tout ce que j'en pense...

CÆLINA, de même.

Merci !

DUBREUIL, à part.

Ce colloque me fait trembler.

CÉCILE, entrant.

Ma tante !... ah ! pardon Monsieur...

DUBREUIL.

Mademoiselle... (*A part.*) Elle est charmante... le coquin me ressemble, il a bon goût.

CÆLINA.

Je vous laisse, car vous le savez, mes moments sont comptés.
(*A Cécile.*) Tâchons une autre fois d'avoir un peu plus la tête à nous. (*A Mlle Dulistel.*) N'oubliez pas votre promesse. (*A Dubreuil.*)
Au revoir, mon cher voisin.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* COELINA.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Une demoiselle bien aimable !

DUBREUIL.

Oui... ce n'est pas que... mais cet égal.. je suis de votre avis.
Enfin la voilà donc cette chère enfant !

MADEMOISELLE DULISTEL. *

Comment la trouvez-vous ?

DUBREUIL.

Je crois vous voir à son âge... si je savais un plus bel éloge...

CÉCILE, *à part.*

Quel est donc ce monsieur ?

MADEMOISELLE DULISTEL.

Eh bien, vous ne l'embrassez pas ?

DUBREUIL.

Si Mademoiselle veut bien me permettre...

CÉCILE.

Ma tante...

MADEMOISELLE DULISTEL.

Tu hésites, quand c'est moi-même... (*Riant.*) Voulez-vous bien
vous laisser embrasser, Mademoiselle.

DUBREUIL.

Vous le pouvez sans crainte... au point où nous en sommes...

CÉCILE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! serait-ce...

DUBREUIL.

Voyons, franchement, vous sentez-vous disposée à m'aimer un
peu ?

CÉCILE.

Mais, Monsieur, je ne vous connais pas.

DUBREUIL.

Nous ferons bientôt connaissance, soyez tranquille. Et quant à
moi, je crois que je ne tarderai pas à vous chérir comme.... Eh !
parbleu, c'est déjà fait ! Voyons ! à quand le mariage ?

CÉCILE, *bas à sa tante.*

Ma tante... ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE DULISTEL, *de même.*

Quoi donc ?

' Dubreuil, Cécile, Mlle Dulistel.

CÉCILE, *de même.*

Ce mariage !... oh ! j'en mourrai d'abord !

MADemoiselle DULISTEL.

Ce mariage !... ah ! comment ! tu as cru. (*Eclatant de rire.*) Ah ! ah ! ah !

DUBREUIL.

Hein !... Qu'y a-t-il ? Quel accès de gaieté ?

MADemoiselle DULISTEL.

Rien... rien... (*Gravement.*) Ma nièce, je vous présente M. Dubreuil... l'oncle de M. Charles.

CÉCILE, *avec joie.*

Il serait vrai !

DUBREUIL.

Certainement... Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire ?

CÉCILE.

Ah ! Monsieur... que j'ai d'excuses à vous faire ! Mais vous comprenez, j'étais si loin de m'attendre.... Ah ! vous pouvez en être sûr... Je me sens toute disposée à vous aimer.

DUBREUIL.

Et à m'embrasser ?

CÉCILE.

De tout mon cœur. (*Il l'embrasse.*)

DUBREUIL.

A la bonne heure donc ! (*A Mlle Dulistel.*) Mais que vous disait-elle tout à l'heure ?

MADemoiselle DULISTEL.

Je vous conterai cela plus tard... à dîner... car vous dînez avec nous, mon cher Maurice.

CÉCILE, *à part.*

Maurice !... comment, ce serait lui !

DUBREUIL.

J'accepte... je me sens trop heureux pour faire des cérémonies.

MADemoiselle DULISTEL.

Et nous aurons votre neveu...

DUBREUIL.

Je cours...

MADemoiselle DULISTEL.

Restez... je vais lui écrire un mot, vous savez où le lui faire parvenir.

DUBREUIL.

Chez lui... Il ne peut être ailleurs en ce moment, un jeune homme si rangé, si sage !... car je ne le vaur pas... Ah ! si vous le connaissiez comme moi !.. Ce n'est pas parce que je suis son oncle,

mais je déclare qu'il n'y en a pas deux qui lui ressemblent!... c'est une véritable demoiselle!...

CÉCILE, *bas*.

Vous entendez, ma tante.

MADemoiselle DULISTEL, *de même*.

C'est bon, petite folle... (*Haut*.) Cécile, il serait temps de songer à ta toilette.

CÉCILE.

Oui, ma tante. (*En se retirant*.) Quel bonheur!

MADemoiselle DULISTEL. *Montrant la porte de gauche*.

J'ai là tout ce qu'il faut pour écrire. Je ne vous demande qu'une minute. (*Elle entre à gauche en laissant ouverte la porte du cabinet*.)

CÉCILE, *revenant sur la pointe du pied*.

Oh! oui... je vous aimerai! je vous aimerai doublement... d'abord parce que vous êtes l'oncle de M. Charles... et puis, parce que... Ce n'est pas étonnant que vous ayez tout arrangé... cela devait être... ma tante ne pouvait pas... Tout s'explique ainsi... Ah! si j'avais su plus tôt... Mais je bavarde... Il faut que je me dépêche... A bientôt!... (*Elle sort en courant*.) Ah! que je suis contente!

SCÈNE XVI.

DUBREUIL, *seul*.

Je ne la comprends pas... la joie lui fait perdre un peu l'esprit... Mais n'importe... l'aimable enfant! Je me sens rajeuni de vingt ans, en vérité!... et dire qu'il n'a dépendu que de moi... Allons... allons... point de réflexions inutiles... tout est pour le mieux, puisque je retrouve une véritable amie, et que d'autres liens vont nous réunir pour toujours... C'est à présent que mon bonheur est assuré!

SCÈNE XVII.

CHARLES, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Charles!... c'est le ciel qui l'amène.

CHARLES.

Ah! nous voici, mon oncle... Beauregard m'avait bien dit... je viens... mais auparavant il faut que vous sachiez... J'entre aujourd'hui même dans la société que vous avez fondée... société d'assurances contre le mariage!

DUBREUIL, *à part*.

Que dit-il? (*Haut*.) Veux-tu bien te taire.

CHARLES.

Non, mon oncle... vous savez, la séance annuelle a lieu ce soir à Versailles, chez le doyen, à qui sa gouvernante ne permet plus de sortir... Et, vous êtes notre président.

DUBREUIL, *le poussant de l'autre côté de la scène.* *

Te tairas-tu ? malheureux !

CHARLES.

Non, mon oncle... je vous imite, et je reste garçon...

DUBREUIL.

Plus bas... si l'on t'entendait!...

CHARLES.

Eh ! que m'importe !... Ah ! elle obéira... ah ! elle en épousera un autre... Eh bien, moi, je n'épouserai personne !

DUBREUIL.

Comment ? tu n'épouserai personne!...

CHARLES.

Non, mon oncle... C'est ce diable de Beaugard qui m'a converti... j'hésitais encore à la deuxième bouteille de Champagne... mais à la quatrième...

DUBREUIL.

Du Champagne !... je ne m'étonne plus... si elle l'entend... si elle le voit... Va-t-en... va-t-en.

CHARLES.

Oui... mon oncle... mais il faut que vous me donniez cent louis...

DUBREUIL.

Très-bien... mais...

CHARLES.

Pour accompagner au Havre la charmante Héloïse qui doit y passer les quinze jours de congé que l'Opéra lui accorde.

DUBREUIL.

Héloïse !... Partons... partons...

CHARLES. **

Oui, mon oncle... Beaugard n'a pas voulu venir... je conçois... il est un peu... tandis que moi... (*Il s'assied dans un fauteuil.*)

DUBREUIL.

Ah ! mon Dieu ! il s'assied.

CHARLES.

Et puis, vous ne savez pas, il y a un peu de grabuge à la maison.

DUBREUIL.

Ah ! enfin... il change de conversation.

* Dubreuil, Charles.

** Charles, Dubreuil.

CHARLES.

Catherine! la pauvre Catherine!...

DUBREUIL.

Je sais... elle est partie.

CHARLES, *se levant.*

Non, mon oncle... (*Eclatant de rire.*) Ah! ah! vous connaissez *les Malheurs d'un amant heureux*, cette jolie pièce du Gymnase?

DUBREUIL.

Eh bien!... après...?

CHARLES.

Eh bien! après... le bruit court que la pauvre Catherine est dans la position de l'héroïne... vous savez la jeune personne...

DUBREUIL.

Mais, c'est une horreur!

CHARLES.

C'est ce que j'ai dit... c'est une horreur!... d'autant plus, mon pauvre oncle, que la médisance, non, la calomnie ne vous épargne pas... on prétend...

DUBREUIL.

Quelle infamie! (*A part.*) Et quand je pense qu'elle est là...

CHARLES.

Vous dites, mon oncle?

DUBREUIL.

Viens... partons ensemble. (*A part.*) Il n'y a que ce moyen de l'éloigner. (*Haut.*) Viens!... il n'est plus temps...

CHARLES.

La tante de Cécile!

DUBREUIL, *à part.*

Je n'ose lever les yeux sur elle.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DULISTEL.

MADEMOISELLE DULISTEL, *fort émue, à part.*

L'oncle et le neveu ne valent pas mieux l'un que l'autre. (*Haut.*) Eh bien, Messieurs!... qu'avez-vous donc? ma présence semble vous embarrasser.

DUBREUIL.

Pourriez-vous le croire? .. Non... c'est que mon neveu me disait... je disais à mon neveu...

MADEMOISELLE DULISTEL.

Voici la lettre que vous attendiez... mais elle devient inutile. (*Elle la déchire.*)

DUBREUIL.

Sans doute... puisque le hasard...

MADemoiselle DULISTEL.

Oui, le hasard nous sert quelquefois mieux que toutes nos précautions... et je lui dois beaucoup aujourd'hui.

DUBREUIL, *à part.*

Elle a tout entendu!... (*Haut.*) Je conviens qu'il ne faut souvent qu'une circonstance... toutefois les apparences sont bien trompeuses... et tels propos jetés en l'air... tenus dans l'intimité, provoqués par des soupçons... ou des quiproquos inexplicables...

MADemoiselle DULISTEL.

C'est évident.

DUBREUIL, *à part.*

Je suis tout en nage!... (*Haut.*) Il me sera bien facile de vous faire comprendre...

MADemoiselle DULISTEL.

Ma nièce!... pas un mot devant elle!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, CÉCILE.*

CÉCILE.

Me voici!... j'espère que je n'ai pas été longtemps! Ah! monsieur Charles!...

MADemoiselle DULISTEL.

Oui... monsieur Charles, que j'espérais avoir à dîner aujourd'hui avec son oncle... mais qui ne peut rester... une affaire...

CÉCILE, *à part.*

Ah! mon Dieu!... et ma belle toilette!...

CHARLES.

Mademoiselle... croyez-bien...

MADemoiselle DULISTEL.

N'est-ce pas, monsieur Dubreuil?

DUBREUIL.

Oui, en effet... ce pauvre Charles... une affaire indispensable... à laquelle il ne songeait pas, ni moi non plus.

CHARLES.

Mais... Mademoiselle...

CÉCILE, *à part.*

Une affaire!... comme s'il y avait des affaires quand on doit être ensemble!...

MADemoiselle DULISTEL.

Un voyage de quinze jours au Havre!...

CHARLES, *à part.*

Je suis perdu!...

* Cécile, Mlle Dulistel, Dubreuil, Charles.

DUBREUIL, *à part.*

C'est sur lui que sa colère tombe... j'aime mieux cela.

MADemoisELLE DULISTEL.

Et nous voilà forcées de dîner seules, mon enfant, car M. Dubreuil lui-même...

DUBREUIL.

Moi ! Mademoiselle, je suis libre, parfaitement libre !...

MADemoisELLE DULISTEL.

Non pas... vous oubliez certaine présidence...

DUBREUIL.

Une folie !... ou plutôt un malentendu !

MADemoisELLE DULISTEL.

Pardon... votre présence y est indispensable... une société d'assurances contre le mariage !... et à moins que votre gouvernante ne s'y oppose !...

DUBREUIL.

Ah ! Mademoiselle... pouvez-vous croire.. je vais vous expliquer...

MADemoisELLE DULISTEL.

Ma nièce, Monsieur !

DUBREUIL.

Mais...

MADemoisELLE DULISTEL.

Il suffit... nous ne vous retenons pas.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, DUFOUR.*

DUFOUR.

L'heure est écoulée, Mademoiselle, et j'accours vous demander la réponse que vous m'avez promise à l'aveu que mon cœur a osé... (*A part.*) Oh ! Dubreuil !...

DUBREUIL, *à part.*

Que dit-il ?

MADemoisELLE DULISTEL.

Mais non... nous ne dînerons pas seules, car M. Dufour ne refusera pas, j'espère, de nous tenir compagnie.

DUBREUIL, *à part.*

J'étouffe !

DUFOUR.

Moi, refuser !... grand Dieu !... Ah ! je suis pénétré...

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle est servie.

* Cécile, Mlle Dulistel, Dufour, Dubreuil, Charles.

MADemoiselle DULISTEL, à Dubreuil et à Charles.

Au revoir, Messieurs !

DUBREUIL, à part.

Et il faut que ce Dufour... Ah !... j'en mourrai !

DUFOUR, à part.

Il part... et je reste... quel présage !

CÉCILE, à part.

Quelle différence !

MADemoiselle DULISTEL.

Surtout, Messieurs, pensez à moi, si vous portez un toast au bonheur dans le célibat !

(Dubreuil repousse Charles qui veut lui prendre le bras, tandis que Dufour offre le sien à mademoiselle Dulistel pour passer dans la salle à manger.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La scène se passe chez Dubreuil. Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I.

BEAUREGARD, CHARLES.

CHARLES, *entrant vivement.*

Laisse-moi... laisse-moi... je ne veux pas t'écouter...

BEAUREGARD.

Ah ! morbleu ! . . tu m'impâtes à la fin... ne t'occuper que de niaiseries amoureuses, quand je ne songe, moi, qu'aux plus graves intérêts de famille... quand il s'agit du bonheur de ton oncle, du mien, du tien surtout, ingrat, qui refuses de m'entendre...

CHARLES.

Que dis-tu ?

BEAUREGARD.

Je dis que nous serions perdus, si, moi, l'étourdi... le fou de la communauté, je n'avais eu de la tête pour tout le monde.

CHARLES.

Explique-toi...

BEAUREGARD.

Apprends donc, que mes soupçons étaient fondés; Mlle Cœlina et son frère ont des vues sérieuses sur Dubreuil ..

CHARLES.

Sur mon oncle !

BEAUREGARD.

Je te l'avais bien dit!.. on veut l'épouser, pas davantage !..

CHARLES.

L'épouser ?.. et cette passion que tu te flattais d'avoir inspirée ..

BEAUREGARD.

Je devais y croire... j'en avais des preuves : entr'autres un bouquet qu'on s'est laissé ravir au bal de l'Opera... je t'ai déjà parlé de cela.

CHARLES.

C'est possible.

BEAUREGARD.

Eh bien ! non !.. c'était un jeu!.. une perfidie... et moi, moi, Narcisse de Beauregard, je n'étais qu'un plastron, une poupée.

CHARLES.

Et comment sais-tu ?

BEAUREGARD.

Par la femme de chambre. Tu sais, la petite Julie qui m'est toute dévouée... et pour cause : dans un moment d'abandon et cédant à mes questions pressantes, elle vient de me découvrir les secrètes intentions de ses dignes maîtres.

CHARLES.

Qu'elle a apprises ?

BEAUREGARD.

En écoutant... comme c'est l'usage... On veut si bien enlacer notre oncle , l'entraîner si adroitement, et peu à peu, à quelques paroles inconsidérées... à quelques démarches compromettantes, qu'il soit tout étonné, un beau jour, de se voir contraint et forcé d'accepter avec reconnaissance le cœur et la main de la belle Cœlina.

CHARLES.

Ah ! mon Dieu !

BEAUREGARD.

Tu comprends ma colère à cette nouvelle... j'en ai frémi pour nous... si notre oncle se mariait, nous serions ruinés !.. Mais loin de laisser paraître mon indignation... je suis entré dans ses idées. Comme cela se trouve, ai-je dit... Dubreuil qui brûle de déclarer sa passion à Mlle Cœlina. — Il serait vrai ? — Sans doute. Eh ! parle-moi, ai-je ajouté, il faut que tu lui en facilites les moyens... Il faut que ce soir, pendant le bal que je donne à nos amis, et auquel

Dufour doit assister, Dubreuil puisse entretenir un instant ta belle maîtresse... Elle hésitait... j'ai insisté... Elle a cédé à la fin, et m'a confié, pour la remettre à ton oncle, la clef de la porte qui donne sur le petit escalier.

CHARLES.

Eh bien !

BEAUREGARD.

Eh bien !... ce soir, au lieu de Dubreuil, c'est moi qui me présenterai chez la belle.

CHARLES.

Toi !

BEAUREGARD.

Oui... pendant le bal... un peu tard, je m'esquive, je monte... je me dirige sans bruit vers l'appartement de Cœlina... Elle s'effraie... sonne... Julie accourt... joint ses cris à ceux de sa maîtresse... La maison est sur pied... Je me hâte de prendre la défense de Cœlina... elle n'en est que plus compromise... Tu devines le reste... Un tel scandale rend tout mariage impossible avec Dubreuil !...

CHARLES.

Mais toi !

BEAUREGARD.

Oh ! moi, je ne crains rien... un libertin ruiné, cela ne s'épouse pas... ainsi les trompeurs seront trompés... ton oncle nie remerciera dès qu'il saura quels dangers il a courus, et moi, je me serai vengé d'une perfide tout en sauvegardant nos intérêts.

CHARLES.

Non, non... Beauregard... ton projet est odieux... tu ne l'accompliras pas.

BEAUREGARD.

Si, parbleu !... en vengeance, comme en amour, tout est permis... et si j'étais à ta place... si, comme toi, j'étais assez fou pour aimer sérieusement... je te promets qu'avant peu Mlle Dulistel serait forcée de me donner sa nièce.

CHARLES.

Et quel moyen ?

BEAUREGARD.

Un enlèvement, s'il le fallait !

CHARLES.

Oh ! tais-toi... tais-toi... car malgré moi déjà... mais je rougis d'y avoir pensé...

BEAUREGARD.

Chut ! Dubreuil.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUBREUIL.*

DUBREUIL, à Charles.

Ah ! vous voilà, Monsieur ! je ne vous ai pas aperçu depuis votre aimable équipée... Voyons... êtes-vous bien fier de vos prouesses ? Vous disposez-vous à les recommencer ? je ne m'y oppose pas le moins du monde ; seulement je vous prévient que je n'entends plus en être la victime.

CHARLES.

Mon oncle !...

DUBREUIL.

Oui... faites le bon apôtre... les fumées du vin de Champagne sont passées, mais non les suites de vos impertinences. Que vous vous soyez fermé les portes de la maison de Mlle Dulistel, cela vous regarde, et je m'en inquiète peu, mais que vous me les ayez fermées à moi qui entrevoyais une société charmante pour ma vieillesse, voilà ce que je ne souffrirai pas : vous m'avez privé de cette consolation, Monsieur ; eh bien ! morbleu ! vous vous arrangez pour me la rendre, ou vous irez courir le monde et chercher les grandes aventures avec votre digne modèle, M. de Beau regard.

BEAUREGARD.**

Un instant ! un instant ! diable ! n'allons pas si vite, je ne suis pour rien dans tout cela, moi... Mais demande à Charles ce que je lui disais tout à l'heure...

DUBREUIL.

Quoi donc ?

BEAUREGARD.

Qu'il devait employer tous les moyens... tous... pour recouvrer la position qu'il a perdue par sa faute.

DUBREUIL.

Voilà qui est raisonnable ! Et que répondait-il ?

BEAUREGARD.

Il hésitait... il prévoyait des obstacles... que sais-je ? mais j'espère bien qu'à présent... (*Bas à Charles.*) Tu l'as entendu ?...

DUBREUIL.

Ah ! il hésite... je conçois, l'amour-propre blessé !... la crainte de nouvelles humiliations... mais je n'entre pas dans tout cela, moi... Il a commis la faute, qu'il la répare !

BEAUREGARD.

Il la réparera... n'est-il pas vrai, Charles ?

DUBREUIL.

Répondez, Monsieur, répondez !...

* Charles, Dubreuil, Beauregard à la cheminée.

** Charles, Beauregard, Dubreuil.

CHARLES.*

Eh bien ! oui... le sort en est jeté... ce que je ferai, je l'ignore... mais puisque vous aussi, vous voulez maintenant que tous les moyens soient employés pour amener Mlle Dulistel à consentir à mon mariage... je vous obéirai... au-delà de vos désirs, peut-être... mais enfin... je vous obéirai. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE III.

BEAUREGARD, DUBREUIL.

BEAUREGARD, à part.

Le voilà lancé !

DUBREUIL

Au-delà de mes désirs !... et qu'entend-il par là ?

BEAUREGARD.

Rien... exagération de jeuné homme, je connais cela, tout ira bien, sois tranquille... Ah ça, tu sais que c'est aujourd'hui ma soirée ?

DUBREUIL.

Va-t'en au diable ! je suis, ma foi, bien en état de m'occuper...

BEAUREGARD.

Mais, parbleu !.. tu n'as à t'occuper de rien : pourvu que comme à l'ordinaire tu m'abandonnes la maison, les domestiques et surtout le caissier, je me charge du reste.

DUBREUIL.

Un autre jour, soit !

BEAUREGARD.

Comment ! un autre jour ! mais tu étais prévenu, tu as consenti, mes invitations sont faites.

DUBREUIL.

Comme tu voudras donc !.. mais j'ai besoin d'être seul ; laisse-moi en repos et va te promener !

BEAUREGARD, à part.

Mon ami Dubreuil devient de moins en moins aimable... c'est l'âge peut-être. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DUBREUIL, seul.

Je suis sur les épines... que va répondre Mlle Dulistel ? il y a une heure que ma lettre est partie, et point de réponse encore !.. Ai-je bien dit tout ce qu'il fallait dire ? oui... ce me semble ; j'y ai mis une entière franchise... une abnégation complète... j'ai

* Beauregard, Charles, Dubreuil.

tout rejeté sur mon neveu et sur Beauregard ; et je me suis présenté comme une victime .. je crois enfin avoir fait ce qu'exigeaient les convenances et la délicatesse... et puis, des regrets si vivement exprimés... des souvenirs rappelés si tendrement !.. il est impossible qu'elle ne soit pas touchée... oui... mais elle ne répond pas !.. qui sait si dès hier, son parti n'était pas pris irrévocablement, et si... Ah ! je n'y tiens plus et je cours.

SCÈNE V.

DUBREUIL, MADEMOISELLE DULISTEL.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Vous sortez, mon ami ?

DUBREUIL.

Vous !.. c'est vous !.. ici... chez moi !

MADEMOISELLE DULISTEL :

Pourquoi non ?.. je suis majeure, sachez-le bien, maîtresse de mes actions et j'en profite.

DUBREUIL.

Vous n'êtes donc plus en colère ?

MADEMOISELLE DULISTEL.

Non, mais hier, je l'avoue, je n'aurais pu vous entendre de sang froid... ce matin j'étais plus calme... Votre lettre d'ailleurs était si touchante !.. vos explications si loyales. Je vous avais répondu bien laconiquement : venez... mais j'ai pensé qu'en venant moi-même je vous consolerais plus vite et mieux... me suis-je trompée ?

DUBREUIL.

Vous êtes inépuisable en indulgence et en bonté.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Que voulez-vous ? les hommes ne se lassent point de mal faire ; qu'arriverait-il si les femmes se lassaient de pardonner ? Mais après tout, en réfléchissant bien... et c'est ce que j'ai fait, la première émotion passée... qu'est-il arrivé ? que votre neveu est venu confirmer l'idée que vous aviez eu tant de peine à chasser de mon esprit... c'est-à-dire, que sorti du même sang que vous, Charles est né pour le célibat et ferait un très-mauvais mari.

DUBREUIL.

Pourtant...

MADEMOISELLE DULISTEL.

J'en suis fâchée pour ma nièce... ce sera un chagrin... mais il vaut mieux qu'il vienne maintenant que plus tard... il passera plus vite... Qu'est-il arrivé encore ?.. qu'un engagement antérieur, et oublié à cause de moi, ce qui doit me flatter, m'a privée du

plaisir de dîner avec vous ? Eh bien ! c'est partie remise... et votre embarras, vos explications entortillées, tout cela n'a encore fait que me confirmer dans la persuasion où j'étais que messieurs les célibataires ne sont pas toujours aussi libres qu'ils veulent bien le dire.

DUBREUIL.

Je vous expliquerai...

MADemoiselle DULISTEL.

Je crois qu'il sera bon que je me mêle un peu de vos affaires... elles n'en iront que mieux, j'en suis sûre..

DUBREUIL.

¶ Quoi ! vous seriez assez bonne ! Ah ! commandez et sur-le-champ...

MADemoiselle DULISTEL.

Vous allez trop loin. Je ne prétends qu'aux droits de conseils et de remontrances. Attenter à votre liberté !... à cette liberté, principe de votre bonheur... Dieu m'en préserve !... Régulariser un peu ce bonheur, voilà la tâche que j'accepte si vous voulez bien me la confier...

DUBREUIL.

Je vous prends au mot, et vous rappellerai votre promesse.

MADemoiselle DULISTEL.

Je commence dès aujourd'hui... Et... vous allez être bien surpris... je viens vous demander à dîner.

DUBREUIL.

Il serait vrai ?

MADemoiselle DULISTEL.

Sans façon. Ma nièce doit passer la journée chez une de ses amies de pension, où sa gouvernante l'accompagnera... c'est à deux pas d'ici... J'irai la reprendre ce soir ; mais je puis disposer de quelques heures et je vous les sacré.

DUBREUIL.

Ah ! je suis d'une joie !

MADemoiselle DULISTEL.

Vous ne m'en voudrez pas d'avoir invité en votre nom Dufour et sa sœur...

DUBREUIL.

A vous parler franchement, j'aurais préféré...

MADemoiselle DULISTEL.

Ah ! cela n'eût pas été convenable... et sachant combien vous êtes lié avec eux... d'ailleurs c'est pour signer ce nouveau bail auquel vous tenez tant... car, vous le savez... je suis votre propriétaire à présent...

DUBREUIL.

Tout ce que vous faites est parfait ! et puis, ne serez-vous pas là ! c'est l'essentiel, je ne verrai que vous, je n'entendrai que vous...

MADEMOISELLE DULISTEL.

Cela n'est pas galant pour Mlle Coëlina... je croyais pourtant...

DUBREUIL.

Je me fais une fête de cette charmante réunion... et dire que cela doit se renouveler souvent malgré les sottises de mon neveu... Oh ! je ne désespère pas... Tête folle, mais cœur excellent !... Ne songeons d'ailleurs qu'au moment présent... Je vais donner des ordres... (*Appelant.*) Jacques ! (*Il sonne.*) Jacques ! Voyez si ce misérable viendra. (*Criant et sonnante.*) Jacques !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES.

Monsieur appelle, je crois ?

DUBREUIL.

Ah ! tu n'en es pas sûr .. oui j'appelle, et depuis longtemps...

JACQUES.

Dam, Monsieur, j'étais avec M. de Beauregard qui avait besoin de moi...

DUBREUIL.

J'aime assez l'excuse ! comme si M. de Beauregard était ici plus maître que moi-même.

JACQUES.

Hé !... hé !...

DUBREUIL.

Taisez-vous ! j'ai du monde à dîner... trois personnes... que tout soit prêt de bonne heure, allez !

JACQUES.

Comment, Monsieur, vous dinez ici ?

DUBREUIL.

Assurément.

JACQUES.

Mais c'est impossible !

DUBREUIL.

Impossible !

JACQUES.

Certainement. D'abord Catherine est malade.

DUBREUIL.

Catherine... ah ! oui, je sais...

JACQUES.

Et le médecin lui recommande de ne pas bouger de huit jours.

DUBREUIL.

C'est bon, c'est bon !

JACQUES, *à part.*

C'est toujours cela de gagné.

DUBREUIL.

Miséricorde ! mais c'est à en perdre la tête.

MADemoiselle DULISTEL.

Calmez-vous, mon ami, tout cela n'est rien. Vous ne pouvez pas faire préparer un dîner chez vous, eh bien, faites-en venir un tout prêt de chez le restaurateur.

DUBREUIL.

Et dire que je n'y pensais pas ! une chose si simple !... (*A Jacques.*) Tu vas commander à l'instant...

JACQUES.

Mais, Monsieur, vous oubliez que M. Narcisse ..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BEAUREGARD, UN GARÇON TAPISSIER.

BEAUREGARD, *au garçon.*

Vous entendez... toutes les portes doivent être enlevées, pour que les communications soient plus faciles et que rien ne gêne les galops.

DUBREUIL.

Hein !... qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

BEAUREGARD.*

Ne fais pas attention... Tout cela me regarde. . (*Saluant mademoiselle Dulistel.*) Ah ! Mademoiselle, pardon... ma vue basse... (*A Dubreuil.*) La salle à manger est déjà prête... tous les meubles sont au grenier... les tentures sont placées, c'est un coup d'œil ravissant.

DUBREUIL.

Ah ! mon Dieu !... j'avais oublié... tous les démons de l'enfer sont déchaînés contre moi !

MADemoiselle DULISTEL.

Voyons... de quoi s'agit-il encore ?

BEAUREGARD.

De la chose la plus simple, et que vous comprendrez facilement,

* Jacques, Dubreuil, Beauregard, Mlle Dulistel.

vous, si bonne, si indulgente, et de qui j'ose espérer le pardon d'une démarche bien inconsidérée, bien légère !

MADemoiselle DULISTEL.

Que je m'explique parfaitement depuis que je vous connais mieux.

BEAUREGARD, *lui baisant la main.*

Charmante !

DUBREUIL, *à part.*

S'il prend cela pour un compliment?...

BEAUREGARD, *à part.*

Me voici très-bien avec elle ! (*Haut.*) Reçu dans le monde, recherché, j'ose le dire, je suis forcé de recevoir à mon tour au moins une fois dans l'année. Je choisis le printemps à cause de la promenade du jardin, de la fraîcheur des bosquets. Ce jour-là Dubreuil me laisse maître absolu ; il sort le matin pour ne rentrer que fort tard le soir, et se mêler à nos jeux, à moins qu'il ne préfère se retirer, car je le laisse parfaitement libre... C'est aujourd'hui qu'a lieu ma petite fête, et je préside aux préparatifs nécessaires. Désolé de ne pouvoir vous inviter, belle dame, mais la société ne sera tout à fait bien composée... qu'en hommes.

DUBREUIL, *à part.*

Je l'étranglerais de bon cœur. (*Beauregard continue à donner ses indications au garçon tapissier dans le fond du théâtre.*)

MADemoiselle DULISTEL, *à Dubreuil.*

Tout cela me paraît parfaitement clair... Il est inutile de faire venir un dîner, puisque vous ne sauriez où placer la table.

DUBREUIL.

Vous me voyez confus...

MADemoiselle DULISTEL.

Pourquoi?... Rien de plus facile encore à arranger... entre amis on ne se gêne point... Pourquoi n'irions-nous pas tous dîner, comme on dit, au cabaret ?

DUBREUIL.

Vous consentiriez...

MADemoiselle DULISTEL.

A tout, pour vous tirer de peine.

DUBREUIL.

Vous êtes un ange.

JACQUES, *à part.*

Il paraît que cette dame a beaucoup de pouvoir sur M. Dubreuil... si elle voulait... (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLES.*

BEAUREGARD, *au tapissier.*

Vous entendez bien, que tout soit fait comme je vous le dis. Allez... (*A Charles qui entre.*) Ah! c'est toi, Charles... mais qu'as-tu donc ?

CHARLES.

Tu m'as perdu, et tu t'es perdu toi-même.

BEAUREGARD.

Moi !

CHARLES.

M. Dufour sait tout, il va provoquer mon oncle, qu'il croit le coupable.

BEAUREGARD.

En vérité !

CHARLES.

Mais, je vais tout déclarer.

BEAUREGARD.

Je m'y oppose.

DUBREUIL.

Eh bien ? qu'y-a-t-il donc ?

BEAUREGARD, *se retournant.*

Rien, rien; nous causons. (*Bàs à Charles.*) Tais-toi... je lui avouerai tout moi-même... (*A part.*) Si je sais comment m'y prendre ?...

DUBREUIL.

Ah ! Charles !... approchez, Monsieur !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES.

M. Darbecourt demande à parler à Monsieur.

DUBREUIL.

M. Darbecourt ?

JACQUES.

Il dit que Monsieur lui a donné rendez-vous pour une affaire qui regarde M. Charles.

DUBREUIL.

Charles... (*A part.*) L'imbécile. (*Haut.*) Du tout... c'est moi, moi seul, que cela concerne.

* Charles, Beauregard, dans le fond, Dubreuil, près de Mlle Dulistel assise, et causant avec elle.

CHARLES.

Mais, mon oncle...

BEAUREGARD.

Ne te mêle donc pas de cela...

DUBREUIL.

Je vais... Pardon, Mademoiselle... si je suis obligé de vous quitter un instant... mais vous comprenez... les affaires... un banquier ne s'appartient pas.

MADemoisELLE DULISTEL.

C'est tout simple, mon ami... ne vous gênez point.

DUBREUIL.

Dans une minute je suis à vous... Jacques, suis-moi. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins DUBREUIL.

JACQUES.

Voilà, Monsieur... (*A mademoiselle Dulistel.*) Ah! Mademoiselle, M. Dubreuil a toute confiance en vous, si vous vouliez me rendre un grand service.

MADemoisELLE DULISTEL.

Voyons... de quoi s'agit-il?

DUBREUIL, *de dehors.*

Jacques! Jacques!

JACQUES.

Il m'appelle... mais dans un moment je reviendrai, et croyez que ma reconnaissance... (*Il sort.*)

BEAUREGARD.

Que dit-il?

CHARLES.

Il a raison, et je vais moi-même...

BEAUREGARD.

Mais non... mais non... je te le défends.

CHARLES, *échappant à Beauregard.*

Laisse-moi donc tranquille.

BEAUREGARD.

L'imprudent!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins JACQUES.

CHARLES, *s'approchant de mademoiselle Dulistel.*

Mademoiselle, j'ai un aveu à vous faire... à vous seule... et si vous daigniez...

MADemoisELLE DULISTEL.

Un aveu... je ne comprends pas... mais je vous écoute.

CHARLES.

Oh ! non... pas ici... quand vous serez seule.

MADemoisELLE DULISTEL.

Eh bien !... tout à l'heure, au jardin... je m'y promènerai un instant.

CHARLES.

Que de bonté !... (*A part.*) Oh ! oui... elle doit tout savoir. (*Il sort.*)

BEAUREGARD, à part.

Ma foi ! décidément je me risque ! et puisque maintenant nous sommes au mieux ensemble... (*S'approchant*) Mademoiselle... une étourderie dont je n'ai pas d'abord senti toute l'étendue, me place dans une situation difficile... j'aurais besoin de vos conseils... de votre appui, et j'ose espérer...

MADemoisELLE DULISTEL, à part.

Eh ! mais c'est une gageure... (*Haut.*) Je suis prête à vous entendre.

BEAUREGARD.

Sachez donc, Mademoiselle... (*Dufour entre.*) Oh ! Dufour !... devant lui, impossible !

MADemoisELLE DULISTEL.

Eh bien ! dans un instant au jardin.

BEAUREGARD, à part.

Aussi bonne que belle. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

MADemoisELLE DULISTEL, DUFOUR.

MADemoisELLE DULISTELLE, se levant.

Allons, me voilà là confidente de toute la maison.

DUFOUR, après avoir suivi Beauregard jusqu'à la porte, revenant à droite.

Ah ! Mademoiselle !... que je suis heureux de vous trouver seule... J'ai un secret à vous confier.

MADemoisELLE DULISTEL, à part.

Encore ! je n'y pourrai suffire si cela continue.

DUFOUR.

Si vous saviez quel complot abominable je viens de découvrir ; grâce aux aveux d'une femme de chambre coupable, mais repentante...

MADemoisELLE DULISTEL.

Voyons... de quoi est-il question ?

DUFOUR.

Il y va peut-être de la vie de M. Dubreuil ou de la mienne.

MADemoiselle DULISTEL.

Vous plaisantez.

DUFour.

Je mets les choses au pis.

MADemoiselle DULISTEL.

A la bonne heure.

DUFour.

Cœlina est offensée... compromise par M. Dubreuil... et je ne vois plus qu'un mariage...

MADemoiselle DULISTEL.

Un mariage !

DUFour.

C'est la seule réparation que je puisse accepter.

MADemoiselle DULISTEL.

Expliquez-vous, de grâce.

DUFour.

Oui, vous allez tout savoir, et je vous prends pour arbitre...

MADemoiselle DULISTEL.

Dubreuil... taisez-vous... J'en saurai plus par lui-même... Nous causerons au jardin... vous y trouverez compagnie.

DUFour.

J'y vole...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUBREUIL.*

DUBREUIL.

Ah ! monsieur Dufour... Eh bien ! vous savez que notre dîner...

DUFour, *d'un ton sec.*

Monsieur, nous ne pouvons ma sœur ni moi... accepter l'invitation que Mademoiselle a daigné nous transmettre de votre part... Un obstacle... que nous étions loin de prévoir... Cependant, il n'est pas encore impossible. Il dépend de vous... Dans tous les cas nous nous reverrons, monsieur Dubreuil !... nous nous reverrons. *(Il sort.)*

SCÈNE XIV.

MADemoiselle DULISTEL, DUBREUIL.

DUBREUIL.

A qui donc en a-t-il ce propriétaire de la veille... Je ne sais pourquoi, mais depuis quelque temps, il m'est devenu insupportable !...

* Mlle Dulistel, Dubreuil, Dufour.

LES DEUX CÉLIBATS.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Il paraît avoir de son côté quelques griefs contre vous...

DUBREUIL.

Cela ne m'étonnerait pas.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Ah !... vous savez apparemment...

DUBREUIL.

On connaît ses projets...

MADEMOISELLE DULISTEL.

Eh bien !

DUBREUIL.

Eh bien ! soyez sûre qu'il est jaloux de notre amitié.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Jaloux ! (*A part.*) Il veut me donner le change.

DUBREUIL.

Eh ! n'est-ce pas naturel ?

MADEMOISELLE DULISTEL.

Non... car il me semble que le sentiment qu'il prétend avoir pour moi... n'a rien de commun avec celui que vous ressentez vous-même...

DUBREUIL.

Certainement... c'est bien différent... cela ne se ressemble pas et pourtant, pourquoi ne vous l'avouerais-je pas ? moi-même, c'est depuis que je vous ai retrouvée, depuis que j'ai espéré voir renaître entre nous les douceurs d'une intimité charmante... oui... c'est depuis ce moment, que je ne puis souffrir M. Dufour.

MADEMOISELLE DULISTEL.

Vous ?

DUBREUIL.

Penser qu'il y aurait toujours dans notre amitié... un tiers... un étranger pour moi... un mari pour vous... qui aurait le droit de se mêler dans nos secrets... de les connaître... de les juger... Oh ! non... ce ne serait pas possible... il n'y aurait plus d'intimité... plus de confiance... et mieux vaudrait...

MADEMOISELLE DULISTEL.

Oh ! si c'est cela qui vous tourmente, rassurez-vous. M. Dufour ne sera jamais mon mari.

DUBREUIL.

Vrai !

MADEMOISELLE DULISTEL.

Ni lui... ni personne... j'aime ma liberté et je la garde.

DUBREUIL.

Oh ! si vous saviez le plaisir que vous me faites en me disant cela... Je suis heureux, presque autant qu'hier en vous retrouvant.

MADemoiselle DULISTEL.

A la bonne heure!... mais moi, dont l'amitié n'est pas jalouse, comme la vôtre, peut-être parce qu'elle est moins personnelle... permettez-moi de vous parler franchement.

DUBREUIL.

Je vous écoute.

MADemoiselle DULISTEL.

Avouez, mon ami, que vous n'êtes pas, dans votre état de célibataire, aussi heureux que vous voulez bien le dire?

DUBREUIL.

Moi!

MADemoiselle DULISTEL.

Je ne vous ai revu que depuis hier... et Dieu sait ce qui vous est arrivé.

DUBREUIL.

Des misères!..

MADemoiselle DULISTEL.

Ce que c'est que l'habitude... mais ces misères renaissent à chaque instant... elles troublent votre repos... aigrissent votre caractère...

DUBREUIL.

Permettez...

MADemoiselle DULISTEL.

A tout cela, mon ami... il n'y a qu'un remède... croyez-moi... il serait peut-être sage...

DUBREUIL.

Quoi donc?

MADemoiselle DULISTEL.

De vous marier.

DUBREUIL.

Me marier... moi! me marier!...

MADemoiselle DULISTEL.

Oui, mon ami...

DUBREUIL.

Vous vous moquez de moi...

MADemoiselle DULISTEL.

Non pas... je parle sérieusement... très-sérieusement.

DUBREUIL.

Vous qui, tout à l'heure, me disiez : J'aime ma liberté, je la garde.

MADemoiselle DULISTEL.

Oui... mais il y a liberté, et liberté... la mienne, à moi, n'est accompagnée ni de valets maîtres et compromettants, ni de neveux

dissipateurs et libertins... ni d'amis coûteux et despotes... Chez moi, la paix, la confiance et l'affection!... Chez vous, les querelles, la ruse et l'indifférence.. Un signe, et je suis obéie... Des cris et vous ne pouvez rien obtenir... Que viendrait faire un mari chez moi? m'imposer ses goûts, ses manies et ses connaissances, tout détruire, en un mot... Que ferait chez vous une femme? elle se plierait à vos habitudes, modifierait vos défauts, et parviendrait, petit à petit, à vous débarrasser d'un entourage, que, livré à vous-même, vous ne pourriez vous empêcher de subir toujours... En un mot, un mari ferait de ma maison un véritable enfer... Une femme ferait de la vôtre un paradis... Voilà, mon pauvre ami, pourquoi j'ai grand'raison de rester fille... et pourquoi vous auriez grand tort de rester garçon.

DUBREUIL.

Vous n'êtes qu'une égoïste!...

MADemoiselle DULISTEL, *riant*.

Ah! j'étais loin de m'attendre...

DUBREUIL.

Car je suis heureux... très-heureux!

MADemoiselle DULISTEL.

Non, mon ami, vous ne l'êtes pas... mais vous le seriez, Maurice, qu'il y a des circonstances où un honnête homme est obligé de sacrifier son repos à son devoir.

DUBREUIL.

Que voulez-vous dire?... expliquez-vous...

MADemoiselle DULISTEL.

J'en ai dit assez pour vous faire réfléchir... On m'attend... j'en saurai bientôt davantage, et si vous le désirez, nous reprendrons cette conversation; mais j'espère que cela sera inutile... Il est des choses qu'on doit faire de soi-même, et sur lesquelles on n'a besoin des conseils de personne.

DUBREUIL.

Mais...

MADemoiselle DULISTEL.

Je vous laisse... A bientôt!... (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

DUBREUIL, *seul*.

Je ne sais plus où j'en suis... Que veut-elle dire? de quoi peut-il être question? je suis sûr que c'est cet imbécile de Dufour qui lui aura mis en tête des idées folles au sujet de sa Cœlina... Au fait, je me rappelle à présent cet air mystérieux et presque menaçant... c'est un piège qu'on veut me tendre... un complot rère et de la sœur... Où diable aussi ai-je été m'aviser de faire

galant... C'est encore ce maudit Beauregard qui m'a piqué au jeu... et Mlle Dulistel elle-même, qui vient avec ses conseils... ce tableau de ma situation... hum! ce tableau n'est que trop fidèle... je puis me l'avouer à moi-même... je suis loin d'être aussi content de mon lot que Mlle Dulistel est satisfaite du sien... Et pourquoi, je le demande, pourquoi cette différence? Cela m'irrite... cela m'exaspère!... Me marier!... moi!... eh bien! non... puisque Mlle Dulistel a trouvé le moyen d'être enchantée de son sort, je ne vois pas de raison pour que je ne parvienne pas à être aussi enchanté qu'elle... Je me révolte à la fin! et je suis plus que jamais décidé à mourir comme j'ai vécu... sans femme, sans enfants... et je serai heureux, très-heureux, ne fut-ce que pour faire enrager tous ceux qui me trouvent à plaindre... (*Il se jette dans un fauteuil.*)

SCÈNE XVI.

DUBREUIL, CÉCILE.

CÉCILE, à la cantonade.

Attendez-moi, madame Antoine... je reviens à l'instant... (*Entrant.*) Ma tante!... ma tante!... Ah! M. Dubreuil!

DUBREUIL.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?... (*Il se lève.*) Que vois-je? mademoiselle Cécile!...

CÉCILE.

Oui, Monsieur... moi-même qui cherche ma tante, que je veux voir tout de suite... Où est-elle?

DUBREUIL.

Quelle émotion!... qu'avez-vous donc, mon enfant?

CÉCILE.

Ce que j'ai... si vous saviez... M. Charles!... car je puis vous le dire à vous qui êtes son oncle...

DUBREUIL.

Qu'a-t-il fait encore le malheureux!

CÉCILE.

Tenez... lisez...

DUBREUIL.

Que vois-je? il s'est permis!.. un projet d'enlèvement... Qui vous a remis cette lettre?

CÉCILE.

Un commissionnaire, de la part de ma tante, que l'on savait absente apparemment...

DUBREUIL.

Le scélérat!

CÉCILE.

Et en pensant qu'il me disait d'éloigner tout le monde... de me

rouver seule... et qu'il allait venir lui-même... Oh ! je n'ai pas été maîtresse de mon trouble, de mon effroi, et comme ma tante est ici... je suis accourue pour qu'elle me protège, me défende... Ah ! je vous en prie, je vous en conjure... conduisez-moi près d'elle.

DUBREUIL.

Venez... venez... Mais non, qu'elle ne sache rien... elle serait capable de me rendre responsable...

CÉCILE.

Mais...

DUBREUIL.

Votre mariage serait à jamais rompu... et si vous aimez encore Charles... car vous l'aimez encore?..

CÉCILE.

Vous penseriez...

DUBREUIL.

J'en suis sûr... Laissez-moi donc faire... Je vais vous reconduire...

CÉCILE.

Oui, Monsieur.

DUBREUIL.

Mais auparavant... attendez que je m'assure si votre tante n'est pas là... si elle ne peut vous voir... Et quand à M. Charles... je le cherche... je m'en empare de gré ou de force, je l'emprisonne chez lui... Attendez-moi... je reviens dans un instant.

CÉCILE.

Mais si quelqu'un...

DUBREUIL.

Je vous enferme à double tour... ne craignez rien... Ah !... c'est à en devenir fou !... *(Il ferme la porte du fond et sort en courant par la porte de gauche qu'il ferme à droite court derrière lui.)*

SCÈNE XVII.

CECILE seule, puis CHARLES.

Ah ! monsieur Charles, que c'est mal ce que vous avez fait là.

CHARLES, *entrant par une porte de droite.*

Cécile !

CÉCILE.

M. Charles... je suis perdue !

CHARLES.

Ne craignez rien... Ah ! je tremble plus que vous, moi qui étais seul coupable ! Mais comment êtes-vous venue ici?...

CÉCILE.

Tout dire à votre oncle et à ma tante... n'était-ce pas mon devoir ?

CHARLES.

Votre tante ! vous l'avez vue ?

CÉCILE.

Pas encore... mais j'attends M. Dubreuil, et bientôt...

CHARLES.

Mlle Dulistel connaît à présent ma faute et mon repentir. Déjà votre gouvernante l'avait prévenue, et vous jugez de son ressentiment contre moi... mais, touchée de mon aveu volontaire... de mes larmes... elle m'a pardonné, serez-vous plus inflexible ?..

CÉCILE.

Je le devrais peut-être... mais je ne le puis...

CHARLES, *tombant à ses genoux.*

Ah ! désormais je serai digne de tant de bontés !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL, *entrant par la même porte que Charles.*

Dans mon trouble, j'avais oublié que cette porte... (*Apercevant Charles aux pieds de Cécile.*) Que vois-je ?

CHARLES.

Le plus heureux des hommes !... Ah ! mon oncle, si vous saviez...

DUBREUIL.

Je sais tout, mauvais sujet !

CÉCILE.

Mais vous ne comprenez pas...

DUBREUIL.

Je ne comprends que trop... Et vous, Mademoiselle, pouvez-vous bien souffrir que ce furieux...

CHARLES.

Mon oncle, écoutez...

DUBREUIL.

Je n'écoute rien... (*On frappe à la porte.*) Nous sommes perdus !... Mlle Dulistel... où nous cacher ?

CÉLINA, *du dehors.*

Eh bien, vous êtes enfermés... ouvrez... c'est moi, Célina.

DUFOUR, *de même.*

Avec son frère.

DUBREUIL.

Tous deux seuls ?

DUFOUR.

Oui.

DUBREUIL.

Je respire... (*A part, en ouvrant la porte.*) Je ne me serais pas douté tout à l'heure que leur présence pût m'être si agréable!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, DUFOUR, CŒLINA.

CŒLINA.

Que de précautions ! Ah ! Mlle Cécile !..

DUBREUIL.

Je vous prie de croire que c'est à mon insu...

CÉCILE.

Certainement... et au mien...

CHARLES.

Je ne m'attendais pas moi-même...

DUFOUR.

C'est clair... Mais laissons cela... (*A Dubreuil.*) Mon cher monsieur Dubreuil... (*lui prenant la main*) pardonnez-moi la manière dont je vous ai parlé ce matin... mais je doutais... je craignais... tandis qu'à présent... après ce que m'a dit Mlle Dulistel sur vos intentions...

DUBREUIL, à part.

Ah ! mon Dieu !..

DUFOUR.

C'est entre nous à la vie et à la mort !

DUBREUIL, de même.

Que veut-il dire ?

DUFOUR.

Oui... grâce à l'intervention toute gracieuse de Mlle Dulistel, Cœlina vous pardonne... (*Cœlina soupire.*) Vous voyez... et moi je consens à tout... Il ne sera plus question du passé... vous comprenez...

DUBREUIL.

Mais non morbleu !... Je ne comprends pas !..

DUFOUR.

Je vous dis que vous me comprenez.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, BEAUREGARD.*

BEAUREGARD.

Ah ! l'aimable femme que Mlle Dulistel.

DUBREUIL.

Qu'y a-t-il encore !

* Cécile, Charles, Dubreuil, Beauregard, Cœlina, Dufour.

BEAUREGARD.

Que j'étais ingrat à son égard! (*A part.*) Cœlina et son frère!

DUBREUIL.

Explique-toi donc?

BEAUREGARD.

Je ne demande pas mieux. Cédant à des considérations sérieuses, je me trouvai forcé de lui confier des torts... que ne pouvait même excuser ma légèreté naturelle... J'osais à peine m'expliquer, lorsque tout à coup elle s'écrie : Comment, c'était vous!... mais c'est charmant, voilà qui arrange tout... Ce pauvre Dubreuil! en effet...

DUBREUIL.

Comment! ce pauvre Dubreuil.

BEAUREGARD.

Tu ne peux pas comprendre!

DUBREUIL, *en colère.*

Ah! c'est trop fort! mais il faut espérer que Mlle Dulistel voudra bien m'expliquer...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DULISTEL.*

MADEMOISELLE DULISTEL.

Me voici!... Tous rassemblés! je ne pouvais désirer mieux, car j'ai à dire à chacun de vous quelque chose en particulier, avant de commencer une conversation générale... Mesdemoiselles, Messieurs, m'accordez-vous audience?

CÉCILE, *émue.*

Ma tante... vous savez... (*Mlle Dulistel l'arrête par un signe.*)

CÆLINA.

Mon sort est dans vos mains.

DUFOUR.

Et le mien!...

DUBREUIL.

J'attends avec résignation et confiance...

BEAUREGARD.

Ne voyez plus en moi qu'un chevalier paré de vos couleurs.

CHARLES.

Vous m'avez pardonné... j'espère!...

* Cécile, Charles, Dubreuil, Mlle Dulistel, Beauregard, Cœlina, Dufour.

MADemoiselle DULISTEL.

Ainsi, vous vous en rapportez tous à moi... merci!... Je vais tâcher de me montrer digne du pouvoir sans limites que vous m'accordez... (*Elle passe à côté de Dubreuil après avoir fait signe aux autres de s'éloigner. Cœlina et son frère s'asseyent à droite sur la causeuse, Charles et Cécile s'éloignent à gauche. Beauregard se retire au fond. Bas*) Et d'abord, mon ami, pardonnez-moi de vous avoir un instant soupçonné...

DUBREUIL.

De quoi?

MADemoiselle DULISTEL, *bas*.

Il est inutile que vous le sachiez... mais... dites-moi? votre ami de Beauregard ne vous gêne-t-il pas beaucoup, et Mlle Cœlina un peu?

DUBREUIL.

Je serai franc... tous les deux beaucoup... (*A part.*) Elle surtout.

MADemoiselle DULISTEL, *de même*.

Vous êtes riche, très-riche... Si, au moyen d'un sacrifice, vous pouviez à la fois assurer leur avenir et votre repos... le feriez-vous?

DUBREUIL.

Ah!... quoi qu'il puisse m'en coûter!... mais comment...

MADemoiselle DULISTEL.

Je m'en charge. (*Allant s'asseoir entre Dufour et Cœlina et bas.*) Vous vous trompez... Dubreuil n'était pour rien dans l'intrigue en question... je suis au fait... M. de Beauregard seul est coupable.

DUFOUR et Cœlina.

M. de Beauregard!

MADemoiselle DULISTEL.

C'est lui d'ailleurs que Mlle Cœlina préfère... (*Mouvement de Dufour et de Cœlina.*) J'en suis sûre... (*Bas à Cœlina.*) Certain bouquet non perdu, mais donné...

Cœlina, *montrant son frère*.

De grâce!...

DUFOUR.

Ma sœur...

MADemoiselle DULISTEL.

M'a tout avoué... mais ce choix n'a rien que de convenable... M. de Beauregard possède un capital raisonnable.

DUFOUR et Cœlina

En vérité!...

MADemoiselle DULISTEL.

Et il me semble qu'un mariage...

DUFOUR.

N'allez pas si vite!

MADemoiselle DULISTEL.

Après cé qui s'est passé, il n'y a pas à hésiter.

DUFOUR.

Ainsi, votre avis est...

CÆLINA.

Vous croyez !...

MADemoiselle DULISYEL.

Je m'en charge. (*Prenant le bras de Beauregard et se promenant avec lui.*) M. de Beauregard... c'est arrangé... Dufour ne voulant rien entendre... et je voyais un duel inévitable...

BEAUREGARD.

Un duel !

MADemoiselle DULISTEL.

Mais du moment que Mlle Cælina accepte votre main...

BEAUREGARD.

Hein ? vous dites?... J'ai mal entendu.

MADemoiselle DULISTEL.

Dubreuil met d'ailleurs à votre disposition les fonds que vous lui avez confiés.

BEAUREGARD.

Les fonds ?

MADemoiselle DULISTEL, *souriant.*

Mieux vaut l'hymen que le combat, n'est-il pas vrai ? et d'ailleurs votre délicatesse engagée...

BEAUREGARD.

Sans doute... c'est surtout ma délicatesse... mais ces fonds confiés à Dubreuil, j'ai totalement oublié, et je doute que l'on puisse lui rappeler...

MADemoiselle DULISTEL*

Je m'en charge. (*A tous.*) Allons, nous sommes tous d'accord mon cher Dubreuil. (*Prenant Cælina par la main.*) Je vous présente Mme de Beauregard.

DUBREUIL.

Il serait possible !...

MADemoiselle DULISTEL.

Mariage d'inclination. (*Bas à Beauregard, en le faisant passer à côté de Cælina.*) Allons donc, un peu d'empressement.

BEAUREGARD, à Cælina.

Ah ! Mademoiselle, que j'étais loin de m'attendre... c'est-à-dire combien j'aspirais à l'heureux moment...

DUBREUIL, à part.

Comment a-t-elle fait... mais j'en suis délivré, c'est l'essentiel.

* Charles, Cécile, Dubreuil, Beauregard, Mlle Dulistel, Cælina Dufour.

MADemoiselle DULISTEL.

Et il n'est pas impossible qu'un jour... ces deux enfants...
(*Montrant Charles et Cécile.*) Un mariage de raison, celui-là...
(*A Charles.*) Vous entendez.

CHARLES.

Ma chère tante !

MADemoiselle DULISTEL.

Oh ! pas encore !.. Quant à Catherine, j'ai vu Jacques... je vous expliquerai... plus tard...

DUBREUIL.

Mais vous voulez donc vous faire adorer de tout le monde !

MADemoiselle DULISTEL.

Peut-être... mais comme je craindrais que vous ne fissiez exception, je ne vous prêcherai plus, mon ami... et maintenant je vous permets de rester garçon.

DUFOUR, *timidement.**

Et moi... Mademoiselle... serai-je seul l'objet de votre indifférence ? cette réponse tant désirée .. si respectueusement attendue... me la refuserez-vous encore ?

MADemoiselle DULISTEL.

Eh ! mon cher Monsieur, il y a longtemps que je vous l'aurais faite, si vous ne l'eussiez éludée vous-même ; j'ai pour vous beaucoup de considération, beaucoup d'estime...

DUFOUR.

N'achevez pas !

MADemoiselle DULISTEL, *riant.*

Il faut pourtant bien en finir... ma résolution est ancienne... elle est bien arrêtée... je ne veux point me marier.

DUBREUIL

Ne point vous marier, vous Mademoiselle, mais ce serait un crime !..

DUBREUIL, *éclatant.*

Il a raison !.. ce serait un crime de laisser enfouis ces trésors de vertu que le ciel a réunis en vous.

MADemoiselle DULISTEL.

Et vous aussi, Dubreuil !

DUBREUIL.

Oui, moi, qui plus que personne suis à même de vous juger, de vous apprécier... Quand on est comme vous, loyale, sensible et belle, on se doit au monde dont on sera l'exemple, à l'époux dont on sera l'idole... vous, rester demoiselle ! cela ne se doit pas, cela ne se peut pas, cela ne sera pas.

DUFOUR, *qui vient de passer entre Dubreuil et Cœlina.*

Ah ! mon ami, que de reconnaissance.

Charles, Cécile, Dubreuil, Mlle Dulistel, Dufour, Beauregard, Cœlina.

DUBREUIL.

Laissez-moi donc tranquille. (*A Mlle Dulistel.*) Parlez... Sophie, parlez... dites que vous êtes convaincue...

MADEMOISELLE DULISTEL.

Et vous, mon ami, dites-moi si vous perdez la tête !

DUBREUIL.

Je n'ai jamais été si raisonnable, au contraire ! Vous êtes heureuse, m'objectez-vous ? mais cela suffit-il ? Songez... songez à celui qui vous aime, et qui sans vous serait à jamais malheureux.

DUFOUR.

Ah ! Dubreuil ! vous m'attendrissez à un point...

DUBREUIL.

Mais laissez-moi donc en repos !

DUFOUR.

Quoi ! je resterais muet, quand vous plaidez ma cause avec une éloquence !

DUBREUIL.

Eh !.. il s'agit bien de vous !

DUFOUR.

De qui donc ?

DUBREUIL.

De moi, morbleu !

TOUS.*

De lui !

DUBREUIL.

Oui, de moi, qui vous ai trompés, qui me trompais moi-même. . . Je me proclamais heureux ! heureux ! mais je ne l'étais pas... mais je ne l'ai jamais été... erreur et entêtement voilà toute ma vie... vous m'avez éclairé, vous m'avez sauvé ! mais votre œuvre est encore incomplète ; achevez-la, Sophie, achevez-la : épousez-moi.

DUFOUR.

Mais c'est une trahison ! je suis le premier en date !

MADEMOISELLE DULISTEL, *riant.*

Oh ! non... il a quinze ans sur vous !

DUFOUR.

J'enrage.

CÉLINA.

Mon frère, calmez-vous.

BEAUREGARD.

De la résignation ! (*A part.*) J'en ai bien, moi !..

DUFOUR.

Cela vous est aisé à dire.

* Charles, Cécile, Dubreuil, Mlle Dulistel, Célina, Beauregard, Dufour.

DUBREUIL.

Ainsi vous consentez ?

MADEMOISELLE DULISTEL.

Ecoutez, Maurice: jeune, vous avez cru trouver le bonheur dans le célibat ; vous vous êtes trompé. Maintenant vous espérez le trouver dans le mariage : ne vous trompez-vous pas encore ? Croyez-moi, ce n'est pas en un jour qu'on peut changer ses habitudes, sa vie. Peut-être il est pour le mariage, comme pour toute chose, un moment qu'il faut savoir saisir ; j'ai peur que ce moment ne soit passé pour nous. Si je cédaï à vos instances, je craindrais de ne pas vous rendre heureux ; et vous seriez-vous bien certain de me rendre heureuse ?.. J'en doute... pardonnez-moi ce mot... Ne vous exposez point une fois encore au repentir. Mon amitié, ne vous manquera jamais ! Une famille, (*Montrant les jeunes gens.*) en voilà une que vous aimez, qui vous chérit. Soyez-en sûr, c'est là maintenant que se trouvent notre avenir, notre bonheur.

DUBREUIL.

Vous refusez ?

MADEMOISELLE DULISTEL.

Je le dois.

DUBREUIL.

Ah ! Sophie, que de regrets !

MADEMOISELLE DULISTEL.

Dites plutôt : (*Montrant encore les jeunes gens.*) Que d'espérances !

FIN.